

Dans les pas de Jongkind en Dauphiné

LE BULLETIN 2025

Janvier 2026 - n° 26

Le mot du président

Le 22 novembre 2025 notre association a soufflé ses vingt bougies : un beau succès avec une participation de 120 adhérents, en présence de M. Yannick Neuder député et ancien ministre de la Santé, de M. Cyrille Madinier vice-président du Conseil départemental, de Mme Isabelle Mugnier conseillère départementale, de M. Michel Morel maire de Val-de-Virieu, de M. Gilbert Badez maire de Bressieux, et de Mme Catherine Lhote adjointe à la culture et au patrimoine de La Côte-Saint-André. Un hommage émouvant a été rendu aux fondateurs de notre association. Il fallait en effet beaucoup de conviction et une vision très optimiste de la vie culturelle pour imaginer que vingt années après sa création, plus de 200 personnes adhéreraient à ce projet extraordinairement original. Il fallait aussi un peu de naïveté pour lancer cette association avec si peu de matériau sur l'œuvre de Jongkind, car ce qu'il manquait le plus, et qui manque toujours, ce sont bien sûr des œuvres de notre artiste préféré Johan-Barthold Jongkind.

Malgré tout, c'est bien autour de son œuvre et de sa vie que s'est cristallisée une volonté de faire revivre sa mémoire et de faire connaître son œuvre, ici dans cette partie du Dauphiné plutôt vouée à la tradition rurale, à l'écart de la vie artistique du XIXème siècle.

Le travail, le dévouement et l'enthousiasme inébranlable qui nous ont animés, tous, depuis vingt années ont permis la réussite d'un très beau parcours sur le chemin tracé dès l'origine.

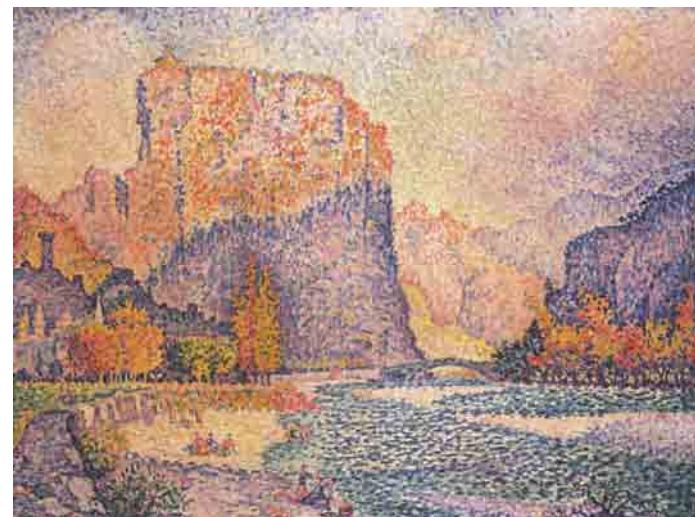
Les panneaux d'expositions ont retracé les principaux événements qui ont jalonné le parcours, année après année, et qui illustrent bien ce que nous avons conduit pour enrichir la vie culturelle locale tout en valorisant l'œuvre de Jongkind, intimement liée à notre patrimoine. Une partie de notre réussite est due à la volonté de nos bénévoles de faire de la culture un lien, qui a pour socle la connaissance de l'œuvre de Jongkind.

La présence de cet artiste, reconnu dans le monde de l'art, n'a pas été très remarquée par la majorité de la population locale de son époque, et pourtant la représentation systématique de personnages au travail dans ses œuvres indique combien il s'est nourri de la sympathie de ces hommes et de ces femmes au travail, témoignant par-là de l'importance de la présence de l'homme dans la nature.

Notre association n'aurait pas si bien prospéré sans faire de l'art pictural un moyen pour nos adhérents de se rencontrer, de s'enrichir culturellement. Voilà ce que je crois être la belle réussite de vingt années d'activités de « Jongkind en Dauphiné ».

Faire aimer ce voyageur infatigable qui a sillonné nos chemins de campagne, c'est faire aimer nos paysages et leurs habitants, avec beaucoup de bienveillance comme l'a fait Jongkind à son époque.

Joseph Guétaz



Paul Signac, Castellane, 1902

**L'assemblée générale 2026 aura lieu le samedi 31 janvier 2026
dans l'amphithéâtre Ninon Vallin à La Côte-Saint-André.**

Conférence à 14 h30

« Paul Signac, artiste multiple et ami de Jongkind »
Par Charlotte Cachin, responsable des archives Signac à Paris

Conférence « Claude Monet et l'exposition », après l'AG du 22 mars 2025

Par Félicie Faizand de Maupeou, docteur en histoire de l'art de l'université de Rouen, directrice de recherche sur l'impressionnisme à l'université Paris Nanterre

Cet après-midi-là, deux cents personnes rassemblées dans la salle du peuple de Val-de-Virieu sont venues écouter Félicie Faizand de Maupeou nous présenter le parcours de Claude Monet à l'avènement du marché de l'art, et sa place dans cette histoire du XIXème siècle.



Claude Monet, personnage iconique de l'impressionnisme

Souvent qualifié de père de l'impressionnisme, Claude Monet a révolutionné l'histoire de l'art par sa touche, sa manière de capter la lumière et par les innovations marquantes des « séries ». Mais pour comprendre son succès il faut décentrer le regard de ses toiles.

Un peintre ancré dans son époque

Dans cette fin de XIXème siècle en plein bouleversements, politique, économique et artistique, il a su se positionner en tant qu'artiste. L'hégémonie de la trajectoire officielle par l'Ecole des Beaux-Arts de Paris et le tour d'Italie s'effrite. De nouveaux modes se mettent en place avec des « académies »



La pointe de la Hève à marée basse, 1865, Musée d'Art de Kimbell, Texas

et des « galeries ». Des « marchands-critiques » vont pouvoir prendre en charge la carrière des artistes en théorisant leurs toiles et en les vendant. La stratégie des expositions accompagne cette mutation, portant les œuvres auprès du public.

Recherche d'un équilibre entre intérêt esthétique et intérêt personnel

Dans les années 1840, Claude Monet, entré dans l'atelier de Charles Gleyre (peintre orientaliste suisse 1806-1874), va peindre dans la forêt de Fontainebleau. Il articule sa carrière autour de multiples expositions qui deviennent le nœud central du système artistique. Au Salon de 1865, il présente deux marines : *L'embouchure de la Seine à Honfleur* et *La Pointe*

de La Hève à marée basse qui lui valent des commentaires élogieux. Son *Déjeuner sur l'herbe* n'étant pas prêt pour le Salon de 1866, il y présente *Le Paravent de Chailly* et *Camille ou la femme à la robe verte*, portrait décalé et de dos qui retient l'attention de Zola déclarant : « Il y a un interprète délicat et fort qui assure chaque détail sans tomber dans la sécheresse ».

Progressivement, Monet va s'éloigner de Barbizon et s'engager dans une dynamique semblable à celle des futurs impressionnistes. Il participe à la première exposition de 1874 de la « Société des artistes peintres, sculpteurs et graveurs » montée par Eugène Isabey, et dont il fait partie du noyau dur avec Degas, Cassat, Renoir, Caillebotte, Sisley, Morisot, Pissarro et Cézanne. Ne faisant référence à quelque direction artistique que ce soit, cette exposition a pour objectif de permettre la vente et de faire venir les critiques. Cette première expérience n'est pas une réussite du point de vue économique. Monet, ensuite, retournera au Salon sans



Camille ou la femme à la robe verte, 1866, Kunsthalle Brême



Le déjeuner sur l'herbe, 1866, musée d'Orsay

succès, et c'est en 1880 qu'aura lieu sa première exposition personnelle où seront présentées treize de ses œuvres dans une galerie du « Journal de la vie moderne ». Parmi ces œuvres figurent *Les coquelicots à Argenteuil* 1873, *Impression soleil levant* 1872, le *Boulevard des Capucines* 1873, *Le Havre, bateaux de pêche sortant du port* 1874 et *Le déjeuner sur l'herbe* 1866. A partir de là, la popularité de Monet ne cessera de croître.

Le détour par l'étranger

En 1886, les peintures des avant-gardes parisiennes s'internationalisent, la situation politique dans les années 1870 ayant poussé les artistes à se réfugier à l'étranger. C'est à Londres que Monet et Pissarro rencontrent leur futur marchand Durand-Ruel. Le marché français étant bloqué, Durand-Ruel part aux Etats-Unis avec trois cents œuvres pour faire connaître les peintres de Barbizon et quelques impressionnistes. Suite à cette réception positive outre-atlantique qui va sauver les impressionnistes, des collectionneurs comme Sterling et Francine Clark, et Albert Barnes entre autres, vont en devenir des promoteurs.

La question de la série

Monet poursuit ses recherches esthétiques. Il multiplie ses toiles et va instituer dans l'art, « la question de la série », réponse empirique à la problématique de la captation de la lumière, jusqu'à comprendre l'essence lumineuse de son motif.

S'en suit une longue liste de « séries », chacune considérée comme un tout :



La Cabane des douaniers à Pourville, 1882, musée d'Orsay



Les ravins de la Creuse, 1889, musée de Reims

- *La cabane des dormeurs, 1882*
- *La gorge de Varengeville, 1882*
- *La maison du pêcheur, temps couvert, 1882*
- *La maison du pêcheur, Varengeville, 1882*
- *La Cabane des douaniers, 1882*
- *Vue du Cap d'Antibes, 1888*
- *Les ravins de la Creuse, 1889*
- *Les meules, 1890-1891*
- *Les peupliers, 1891*
- *La cathédrale de Rouen, 1892 à 1894, 30 toiles exposées en 1895.*

Le jardin de Giverny

Le jardin de Giverny où Monet s'installe en 1883 est conçu pour être le motif de ses toiles. Il y réalisera plus de 250 tableaux, concentrant son regard sur les nymphéas. Après une première période dans les années 1880-1890 durant lesquelles la représentation du jardin japonais est traditionnelle, le regard se resserre ; les lignes du rivage qui donnent les notions de profondeur et d'horizon disparaissent.

Toutes ces années sont ponctuées d'expositions. Une nouvelle exposition en 1909 ne présente que des séries qui se distinguent par leurs années de création.

La dernière étape, à partir de 1914, est un projet faramineux, celui de très grands formats des nymphéas : un changement d'échelle avec un rapport au temps plus contemplatif et méditatif. Un travail dans l'atelier de la maison, comme une condensation de toute une vie de paysagiste. Monet ne cherche plus à vendre et il imagine lui-même toute l'organisation de la scénographie des toiles dans deux salles oblongues.

Mai 1927, installation du cycle des Nymphéas à l'Orangerie à Paris

Par l'intermédiaire de son ami Georges Clémenceau, président du Conseil, Claude Monet donne ses grands formats des Nymphéas à la France, le jour de l'armistice du 11 novembre 1918 ; donation formalisée en 1922. Il sort là du marché de l'art et de la stratégie qu'il avait mise en place. Il meurt le 5 décembre 1926. Ses toiles seront installées au musée de l'Orangerie en mai 1927 et l'inauguration officielle de l'exposition aura lieu le 17 mai.

Un dialogue intéressant entre le public et la conférencière a prolongé cet exposé unanimement apprécié, qui nous aura démontré qu'un peintre comme Monet a été amené à construire sa carrière en fonction du marché de l'art en pleine mutation.

La conférencière s'est ensuite prêtée à quelques dédicaces de son livre sur le sujet traité.

Escapade à Lyon le 6 février 2025

Les murs peints : un incontournable du paysage lyonnais

Malgré un froid glacial, bonne humeur et enthousiasme étaient au rendez-vous, ce jeudi matin 6 février 2025, pour une balade commentée de murs peints, un incontournable du paysage lyonnais. Nous étions accompagnés par Jean-Luc Chavent, un guide passionné, ravi de partager tous les secrets de quelques murs peints emblématiques des quais de Saône et des pentes de la Croix-Rousse tout en nous contant l'histoire de ces quartiers. Depuis 1987, les artistes de la

société lyonnaise *CitéCréation*, notamment, transforment les murs d'édifices publics lyonnais en fresques colorées. Chacune de ces œuvres murales rend hommage à un élément du riche patrimoine historique et social de Lyon. Ensemble, elles constituent une immense galerie d'art à ciel ouvert, emblématique du paysage urbain de Lyon.

Nous voici partis à la découverte de ces merveilles cachées et nous plongeons dans l'univers fascinant du street-art lyonnais

qui est bien plus qu'une simple expression artistique. Très vite, nous sommes face à la **Fresque de la Cour des Loges** (*Place Ennemond Fouqueret, angle avec le quai de Bondy Lyon 5*).



La Cour des Loges

Ce mur peint est un merveilleux trompe-l'œil. De loin, on pourrait vraiment penser que des échafaudages sont installés. Sur 400 m², on découvre l'intérieur de l'une des plus belles maisons de Lyon de style Renaissance. Tel un décor de théâtre, la toile se tend et la scène se dévoile laissant apparaître ces magnifiques galeries d'arcade sur cour. Cette fresque est un clin d'œil à l'hôtel La Cour des Loges qui, depuis 1987, préserve ce lieu hors du temps situé rue du Bœuf.

Nous poursuivons. Tout en écoutant attentivement les commentaires éclairés de Jean-Luc Chavent sur le quartier Saint-Just, niché entre la colline de Fourvière et celle de Saint-Irénée, passerelle entre le Vieux-Lyon et l'ouest lyonnais dans le 5^e arrondissement, nous arrivons face à la **Fresque de la Sarra** (*8, rue Pauline Jaricot Lyon 5*), non loin des ruines



Fresque de la Sarra

romaines de la ville. Peu connue, cette fresque gigantesque de la Résidence de la Sarra, à proximité du cimetière de Loyasse, plus ancien cimetière de Lyon encore en activité, est impressionnante. 3000 m² de murs peints nous y attendent et font de ce lieu l'un des plus grands trompe-l'œil d'Europe. Conçu avec les habitants, l'habillage des bâtiments prend la forme d'un trompe-l'œil architectural monumental, inspiré

par le style Renaissance du Vieux-Lyon sur un air d'Italie. Les couleurs sont chatoyantes et les scènes de vie multiples. De



loin, il est même parfois difficile de distinguer le « vrai » du « faux ». Nous prenons notre temps. Il nous est difficile de quitter ce lieu.

Notre guide nous propose de reprendre notre balade et de rejoindre le plateau de la Croix-Rousse. Nous enchaînons ainsi avec **La fresque des Canuts** (*boulevard des Canuts à Lyon*)



La fresque des Canuts

au niveau du 36) : un hommage aux canuts, ces ouvriers travaillant la soie au XIXème siècle, et à leur quartier : la Croix-Rousse. C'est sûrement l'une des plus célèbres fresques de la ville réalisée en 1987 par *CitéCréation*. Ce mur peint, le premier à avoir vu le jour à Lyon, a été longtemps le plus grand d'Europe avec 1148 m² de surface peinte sur un mur de 1200 m². Cette représentation géante dépeint avec un grand réalisme la vie des habitants du quartier. On y découvre les habitants au travail ainsi que les emblèmes de leurs métiers. Un escalier central permet de gravir la colline entre les hauts immeubles du quartier et donne à l'ensemble une saisissante impression de profondeur.

Cette fresque est régulièrement transformée pour représenter au mieux la vie du quartier. La volonté de faire évoluer cette fresque la rend particulièrement authentique. Nous avons face à nous la troisième version où le développement durable fait son apparition avec une borne pour les voitures électriques, la végétation verticale sur la façade, les jardins partagés sur le terre-plein, le classique vélo a été remplacé par un « vélov ». De nombreux clins d'œil à la culture lyonnaise sont incorporés dans la fresque, notamment le petit théâtre de Guignol qui n'a jamais disparu. Les personnages représentés évoluent par leur tenue et leur âge. Ce mur peint



est composé d'énormément de détails. Nous prenons le temps de l'admirer. A proximité, des panneaux présentent l'évolution du mur à travers les années et nous permettent d'avoir une vision des anciennes versions de la Fresque des Canuts.

Jean-Luc Chavent informe les plus passionnés d'entre nous de la présence, à 500 mètres, rue d'Ivry, de la Maison des Canuts qui retrace l'histoire de ces artisans si particuliers.

Nous reprenons le fil de notre balade. Nous passons devant un autre mur peint que nous devrons nous contenter d'observer depuis notre bus, faute de temps suffisant pour un arrêt. Il s'agit de **La fresque Porte de la Soie** (4, rue Carquillat, Clos Jouve Lyon 1) réalisée encore par *CitéCréation*, plus secrète mais qui mérite aussi le détour tant elle mêle habilement beauté artistique et voyage à travers les époques. Selon notre guide, ce mur peint, véritable hommage au patrimoine lyonnais, représente, sur deux pans de murs de 150 m² chacun, l'histoire de la route de la soie durant 3000 ans, des origines de cette route jusqu'à François 1^{er} qui donna le privilège royal de la fabrication d'étoffes de soie à la ville de Lyon. De la ville de Shanghai en Chine à Antioche en Syrie, cette fresque, en rouge et blanc, nous raconte toute cette fabuleuse histoire de la soie. A gauche, nous dit-on, on retrouve les grands explorateurs ayant emprunté la route de la soie tels Marco Polo, Vasco de Gama, Alexandre le Grand ou François 1^{er}. A droite, Georges Kanh, Soliman le

Magnifique et la princesse Lei-Tsou figurent en bonne place. La légende raconte que la princesse chinoise, buvant son thé dans son jardin, y vit tomber un cocon de ver à soie. Souhaitant le retirer, elle déroula le premier fil à soie... De chaque côté, deux cartes nous indiquent les villes clefs pour son commerce, en Europe et en Asie.

Plus loin, en entamant la descente de cette colline, nous admirons un très beau panorama sur la ville dont notre guide nous décrit la composition. Sur la gauche, nous pouvons observer la mystérieuse maison aux 365 fenêtres, ou **Maison Brunet** encore appelée **Maison du Temps** (*place Brunet Lyon 1*) ! Construite en 1825, c'est une des maisons emblématiques de l'architecture lyonnaise du XIXème siècle. Pourquoi 365 fenêtres ? Car elle a été construite en fonction du calendrier, avec autant d'étages que de jours dans la semaine, autant d'appartements que de semaines dans l'année et autant d'entrées que de saisons ! Un projet architectural peu banal !

Quelques mètres plus loin, une nouvelle fresque nous attend et celle-ci, encore une fois, sort grandement de l'ordinaire. C'est la **Fresque Végétale Lumière** (*mur de la clinique Saint-Charles, rue de l'Annonciade Lyon 1*). Peinte sur le mur d'enceinte de la clinique St-Charles, cette fresque de 650 m² mêle pour la première fois peinture et végétation verticale. On nous explique que cette fresque a deux missions : provoquer la réflexion des passants sur les enjeux écologiques mondiaux et agir grâce aux fleurs qui ont été sélectionnées : floraison durable, grands pouvoirs odorants et surtout à forte pollinisation. C'est une fresque purement décorative, sans vocation identitaire ou historique.

Nous voici en bas des pentes de la Croix-Rousse qui, avant la Révolution, se composaient principalement de clos religieux. Nous arrivons bientôt rue de la Martinière. La prochaine fresque se trouve au bout de la rue en direction des quais. Nous découvrons la célèbre, l'incontournable **Fresque des Lyonnais** (2, rue de la Martinière, angle avec le 49, quai Saint Vincent Lyon 1^{er}) : nous en avons tous entendu parler, c'est sûr ! Réalisée en 1995 par *CitéCréation*, la fresque des Lyonnais couvre une surface de 800 m². Enseignes, devantures de magasins, boutiques et restaurants sont peints au niveau du rez-de-chaussée. Ceci donne encore plus de réalisme à l'œuvre, grâce à l'effet trompe-l'œil. Cette fresque rend surtout hommage à 30 hommes et femmes qui ont marqué l'histoire de la ville de Lyon et qui participent encore, aujourd'hui, au rayonnement international de la cité. Ce sont 2000 années d'histoire lyonnaise qui s'inscrivent sur ce mur,



Fresque des Lyonnais

de Saint-Irenée à Sainte Blandine, en passant par Guignol, André-Marie Ampère, Antoine de St-Exupéry, Paul Bocuse, Auguste et Louis Lumière ou encore l'empereur romain Claude. D'autres têtes renommées ayant contribué à la gloire de la ville de Lyon s'animent aussi sur cette fresque géante toute de jaune vêtue. Les sciences, la littérature, le théâtre, la médecine, la gastronomie, le cinéma ... ils se côtoient à travers les siècles, tous avec une spécificité sans égal. Nous essayons de les trouver et de tous les répertorier.



Le prochain mur peint est à deux pas, juste là, derrière nous, *rue Pareille c'est la Fresque hommage à Tony Tollet*, artiste peintre qui fut élève d'Ingres et prix de Rome en 1885. Cette fresque, inaugurée en 2012, rend hommage à ce grand peintre lyonnais qui n'a malheureusement pas trouvé sa place sur la fresque que nous venons à l'instant de quitter. Jean-Jules-Antoine Tollet, dit Tony Tollet, est né à Lyon en 1857. On parle beaucoup des portraits qu'il a réalisés pour la bourgeoisie lyonnaise, mais Tony Tollet a aussi créé de grandes compositions, peint des paysages, et s'est aussi consacré à l'art orientaliste et religieux. C'est tout cela que cette fresque nous présente. En partie basse, on retrouve l'artiste dans son atelier en train de peindre, entouré de ses œuvres, véritable patchwork de genre. Au-dessus, quatre toiles sont alignées verticalement. Elles ont été sélectionnées avec soin par les membres de sa famille.

Nous reprenons le quai de la Pêcherie, puis le quai Saint-Vincent, profitons du paysage et de la vue sur la Basilique de Fourvière. Nous apercevons au passage **La Fresque Dame à la fenêtre** réalisée en juillet 2006 à l'initiative d'Emile Azoulay, le fondateur de l'ameublement Saint-Vincent. Lors

du renouvellement de la façade de la *rue Tavernier*, le peintre-muraliste a proposé une mise en abîme de la Fresque des Lyonnais en représentant la mère d'Azoulay décédée en 1996. C'est donc elle qui nous sourit depuis sa fenêtre, avec son petit-fils dans les bras. Sur la partie basse, un clin d'œil à la boutique d'ameublement.

Un peu plus bas, en longeant les quais, une bibliothèque géante prend vie sur les murs faisant l'angle. Nous sommes devant le **Mur des Ecrivains dit Bibliothèque de la Cité** (à l'angle de la *rue de la Platière* et du *quai de la Pêcherie* Lyon 1^e). Lyon nous prouve ici son âme de ville poëtesse et romantique avec cette fresque grandiose et pleine de charme. Le trafic est dense et n'autorise pas l'arrêt de notre autocar... Ce mur peint de 400 m² représente une immense bibliothèque où les fenêtres se transforment pour l'occasion en étagères. Les acteurs sont des livres dont les auteurs, quelque 300, de genres différents (roman, poésie, théâtre, science-fiction, polar, BD...) sont nés ou ont travaillé dans la région lyonnaise. Près de 500 références et des extraits de textes qui invitent à la méditation représentent, dans un faux désordre, le patrimoine littéraire de la région qui s'affiche ainsi fièrement sur cette fresque. Rabelais, Louise Labé, Voltaire mais aussi Reverzy, Frédéric Dard, Annie Salager... Tous en profitent pour adresser un clin d'œil aux bouquinistes, juste en bas, sur le quai.

C'est ici, sur les quais de Saône, que notre parcours prend fin. Un voyage au cœur de la créativité, de l'histoire et de la culture de la ville de Lyon, c'est ce qui fait l'essence de ces œuvres si particulières. Un moment exquis.

Les murs peints de Lyon, au nombre de 190 en 2024, ne peuvent être visités en un seul itinéraire. Il fut donc nécessaire de regrouper certaines fresques géographiquement. D'autres murs peints valent aussi le détour ! Ces œuvres monumentales peuvent se retrouver dans l'ensemble des arrondissements de la ville mais certains quartiers les accueillent en plus grand nombre.

Une petite mention : Nos participants ont vécu une aventure amusante ce jour-là avec l'arrivée de deux journalistes de TF1, en reportage sur « *les couleurs dans la ville* », qui les ont filmés au moment où ils entonnaient devant la fresque même, sous la direction de notre ami Jean-Claude Chenu, la *Chanson des Canuts*, écrite par Aristide Bruant en 1910. Le reportage a été diffusé le jour-même au journal de 13 heures.



Notre groupe devant la fresque des canuts

« Un soir avec les impressionnistes, Paris 1874 » à Lyon



Expédition immersive en réalité virtuelle

INCEPTION (Good trip)

Cela commence dans le noir. Puis des sources lumineuses se précisent. Au sol ? Au plafond ? Quel sol ? Quel plafond ? On n'y voit pas très bien. On est ailleurs. Ailleurs dans l'espace, ailleurs dans le temps. Des voitures tirées par des chevaux passent devant nous, on perçoit le claquement des sabots sur les pavés. L'espace est trouble, on ne peut pas vraiment s'approcher des chevaux. Les passants dans l'avenue nous traversent. Ou bien c'est moi qui les traverse. J'ai fait un pas de trop. Autour de moi d'autres passants, incolores, des silhouettes, des sortes de mannequins d'osier. J'ai dû les connaître avant d'entrer ici, mais leurs contours, sveltes, plutôt féminins, se ressemblent tous. Un seul personnage, non loin de moi, se rapproche et ne me quittera pas ; ce personnage porte, au-dessus de la tête, l'indication d'un prénom, un prénom qui m'est familier. La femme de ma vie m'a suivi dans cet univers onirique, nous allons nous suivre, et parfois nous frôler. Nous suivons une femme qui sera notre guide, elle s'appelle Rose, nous dit-elle. Elle porte une belle robe bleue.

Visiblement, elle appartient au XIX^{ème} siècle, cette fin de siècle de Napoléon III et du baron Haussmann. C'est précisément le moment où la robe à crinoline laisse la place à la robe à tournure, un pas de plus vers la mode qui accompagne le corps. C'est-à-dire que Rose ne porte pas, sous sa robe, un faux-cul (ce qui est, vous l'avez compris, un terme professionnel encore en usage de nos jours). Rose porte donc une robe, de ce bleu violet fort à la mode en ces années : on a pu parler d'indigomanie... Elle s'habille chez Bazille, chez Whistler, et bien sûr Renoir [Auguste Renoir, *La Parisienne*, 1874]. La petite ombrelle qu'elle porte à la main est aussi très à la mode en ces années, elle appartient à Berthe Morisot. Rose va la lui rendre, nous en serons témoins.

La belle Rose est libre dans ses manières. Elle vient souvent se frotter contre moi, mais j'ai gardé du XX^{ème} siècle l'habitude surannée de m'effacer devant les dames. Habillement, Rose nous propose de visiter une exposition : *1^{re} exposition 1874*. Nous sommes dans les anciens ateliers de Nadar, *Boulevard des Capucines* [tableau de Manet, 1874]. Elle nous conduit non seulement dans les salons de l'exposition, mais elle nous permet d'assister aux discussions des exposants et de leurs amis : Renoir [peint par Bazille, 1867], Zola [peint par Manet, 1868], Berthe Morisot [peinte par Manet, 1872, 1874]. Ils abordent le choix difficile d'une exposition privée, qui n'est pas le *Salon*, ni le *Salon des Refusés*.

Apparaît alors le galeriste Durand-Ruel, qui a déjà eu des échos de l'exposition, et qui a retenu l'expression d'un

humoriste professionnel, Louis Leroy, dans un magazine satirique, *Le Charivari* : « Impressionnistes ! »

Il y a donc eu « l'œil » de Jongkind, *l'Impression. Soleil levant* de Monet, l'article sans grand retentissement de Louis Leroy... et en 1877 (trois ans plus tard !), les peintres réunis pour leur goût de la nature vraie et du temps présent, autour de Monet, Degas, Renoir, Morisot, Cézanne, Pissarro, se réclameront de l'Impressionnisme.

Nous allons visiter les hauts lieux de cette exposition, à la suite de Rose, qui prend l'ascenseur, qui traverse la Gare Saint Lazare et ses jets de vapeur, qui prend le train, qui s'accoude au port du Havre devant le soleil levant... Elle nous conduit jusqu'à la Grenouillère [Auguste Renoir, *La Grenouillère*, 1869 ; Claude Monet, *La Grenouillère*, 1869]. Une étroite passerelle conduit à un îlot minuscule, le Pot à Fleurs. Elle est heureusement moins longue (mais tout aussi étroite) que dans les tableaux de Renoir ou de Monet. Bien sûr, il serait possible de nier l'illusion, et de marcher dans l'eau sans se mouiller, mais je préfère suivre Rose sur les planches.

Et puis soudain, comme cela arrive souvent à la fin d'un rêve, l'espace va éclater, envahi par la lumière : hors des avenues haussmanniennes, hors des galeries à la mode, hors des salons privés, nous voici à Étretat. C'était un film, et nous étions présents dans le film, spectateurs, mais aussi témoins, et presque acteurs. Ou bien c'était vraiment un rêve. Un rêve collectif ? Un rêve inclusif ? Immersif ?

Il fait noir maintenant. Il va falloir retirer le casque. Où serons-nous ? Qui serons-nous ?

EXCEPTION (Bad trip)

L'expérience est particulière. L'image, comme un hologramme, est en relief. Le moindre mouvement de la tête crée une distorsion. Le casque, qui produit l'image à quelques millimètres de la rétine, exige de fréquents ajustements ; le casque est souvent trop serré. C'est encore plus compliqué lorsque le visiteur porte des lunettes sous le casque, et plus compliqué encore lorsque ces lunettes sont équipées de verres progressifs. Il n'est pas possible de prendre un vrai recul, il est encore moins possible d'aller coller son nez sur une toile exposée juste en face de nous. Il est impossible de se pencher à la fenêtre. Et, bien sûr, il est impossible d'aller claquer la croupe des chevaux.

Mais ce sera possible dans un an ou deux... Et un peu plus tard, quand on aura visité la Révolution Française, on reviendra avec la tête (coupée scientifiquement) dans un panier.

L'Intelligence Artificielle n'a pas de limites.

Voyage à Bâle, Colmar, Eguisheim juin 2025

La ville de Bâle : Entre tradition et modernité

Placée au bord du Rhin, au carrefour de trois pays européens, la France, l'Allemagne et la Suisse, la ville de Bâle a de tout temps connu une intense activité commerciale et industrielle. Cette vitalité, nous la ressentons dès le long trajet emprunté pour traverser la métropole. Visiblement la cité helvétique est



Une ville en chantier

en pleine expansion tant s'enchaînent les chantiers de gros travaux et les immeubles qui sortent de terre.

Symbole de cette expansion, les tours futuristes des géants de la pharmacie, telles les tours du laboratoire Roche dont nous apercevrons l'audacieuse architecture, des hauteurs de la vieille ville.

C'est donc face à ces géants du XXI^e siècle, que, nichée au bord du Rhin, la vieille cité, ses ruelles pavées, ses maisons à colombage, ses placettes animées vont nous raconter 2000 ans d'histoire, entre tradition médiévale et modernité artistique.

Une scène artistique vivante

Il n'est pas courant de commencer la visite d'une ville ancienne en abordant sa vitalité culturelle. C'est pourtant le choix de notre guide. La fontaine Tinguely est certes toute proche de l'office de tourisme. Mais elle est désormais pour la ville un site emblématique. Il est possible d'y affirmer

l'identité de la vieille ville, qui loin d'être un musée figé, vit, bouge et crée. La culture y est partout, des galeries contemporaines du quartier Saint-Jean, des concerts dans des églises désaffectées comme l'église Sainte-Elisabeth néogothique toute proche et un peu partout, le « Street art » à la renommée internationale. Et le guide ne manque pas de nous rappeler ce fabuleux marché qui vient de s'achever, l'Art Basel, rassemblant chaque année le monde de l'art.



Street art

Pour les visiteurs que nous sommes, la fontaine Tinguely aura été un moment agréablement rafraîchissant à contempler une dizaine de sculptures-automates évoluant sur le plan d'eau. Une création du sculpteur éponyme à la fois originale et ludique construite sur la scène de l'ancien théâtre municipal.

A noter que la fontaine a été la prémissse de la fontaine Stravinski, ou fontaine des automates, réalisée à Paris par Jean Tinguely et sa deuxième épouse, Nicky de Saint Phalle. Cette découverte se prolonge par d'autres incontournables dans cette jungle de l'offre artistique : l'école d'arts appliqués



La fontaine Tinguely : la danse des automates

fondée en 1796, une tradition ancienne qui se perpétue : Dès 1960, les écoles du graphisme et du design connaissent une réputation intense à l'international.

Non loin de la fontaine, nous découvrons l'église néogothique Sainte-Elisabeth. Elle accueille de nos jours des défilés de mode ou des tables rondes sur des sujets de société. Un lieu de rencontre ouvert à tous. Le théâtre de Bâle à l'architecture très contemporaine est dédié à la danse, à l'art lyrique et dramatique.



Le théâtre

Une offre artistique exceptionnelle

Non loin du Rhin, s'impose le Kunstmuseum Basel, l'un des musées d'art les plus renommés à l'échelle mondiale et le plus grand de Suisse. Les participants du 1^{er} voyage ont pu découvrir son impressionnante collection permanente des XIX^e et XX^e siècles, en même temps que le tout nouveau des trois bâtiments, un véritable joyau architectural. Sous la même enseigne, un autre bâtiment, le musée « Für Gegenwartskunst » met l'accent, comme l'indique le nom allemand, sur l'art contemporain. Avec la fondation Beyeler (visitée hors les murs par le deuxième groupe) les deux collections sont des passages obligés pour tout amateur d'art contemporain.

Nous rejoignons l'immense Barfüsserplatz ou place des Cordeliers en Français (Barfüsser = déchaussés en allemand). Une autre église, la Barfüsser kirche est l'une des trois composantes du musée historique de Bâle. Fondée au

XIIIème siècle par les moines franciscains, elle deviendra propriété de la ville. Sur son cimetière s'établira la place du marché, l'actuelle Barfüsserplatz.

Sur le chemin de la cathédrale

Il est temps de nous engager plus avant dans le « Gross Basel », ce noyau historique qui abritait les sièges du pouvoir et les grandes familles marchandes sur la rive gauche du Rhin. Sur la rive droite en effet, c'était un quartier plus populaire, le « Klein Basel » où se regroupaient les bateliers, les artisans et les commerçants étrangers.



Le Mittlere Brücke qui, dès le XIIIème, reliait les deux rives.

Nous emprunterons les voies étroites qui nous mèneront à la ville haute dominée par la cathédrale depuis sa colline rocheuse. Chaque coin de rue est une surprise : une fontaine Renaissance, une enseigne en fer forgé, une jolie cour intérieure et ce musée-bistrot, place Münster, une formule bâloise liant l'utile à l'agréable.

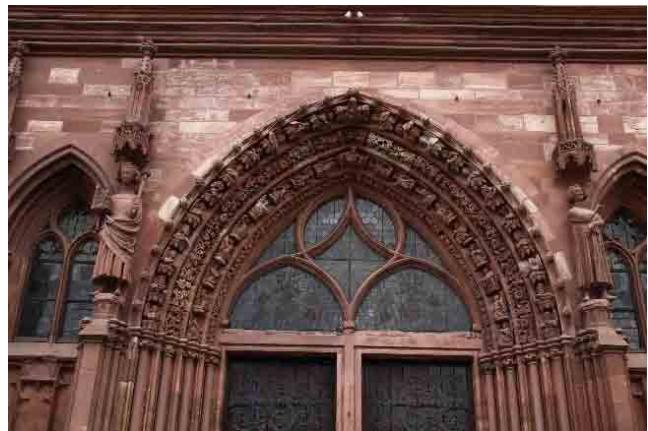
Les maisons patriciennes aux façades ornées de motifs sculptés, témoignent de la prospérité des riches marchands et banquiers qui ont fait de Bâle un carrefour économique majeur au Moyen-Age.



Une rue de la ville haute. À droite l'église réformée Saint-Léonard, église gothique datant de 1529

Nous voici face à celle qu'on nomme « Münster », une cathédrale rare. Sa belle couleur rosée ne passe pas inaperçue. Du grès rouge du Buntsandstein a été utilisé pour sa construction entre 1019 et 1050. Ses flèches élancées, mais de formes irrégulières, elles aussi interpellent. Visibles de loin, elles encadrent un toit de tuiles vernissées typiquement bâloises.

Le bâtiment abrite le tombeau du grand humaniste de la Renaissance Érasme de Rotterdam, décédé à Bâle en 1536. La maison où il a vécu, « Haus zum Sessel » abritait l'imprimerie de Jean Froben, raison pour laquelle Érasme avait quitté Rotterdam. De 1514 à 1516, Erasme travailla dans cette maison en compagnie d'Holbein, Dürer et du médecin



Porte du XIIIème, les voussures du portail principal sont délicatement ornées de figures de prophètes

Paracelse. L'impression en 1516 de son œuvre « Nouveau Testament » qui déchaîna les passions n'empêcha pas l'inhumation du théologien dans cette cathédrale alors catholique.

Nous ne pourrons pénétrer dans la cathédrale mais découvrirons le cloître silencieux et ombragé, une merveille d'architecture gothique tardive du XVème et ses nombreuses épitaphes.



Le cloître

Quelques pas ensuite sur la Pfalz, cette terrasse qui longe le flanc nord de la cathédrale. Un lieu qu'apprécient les Bâlois pour se détendre ou contempler le fleuve. Par cette chaude journée d'été, nous pouvons nous aussi observer les nombreux baigneurs évoluant dans le Rhin et les traversées du « weidling », système ingénieux d'un petit bac à câble utilisant le courant (inventé par Léonard de Vinci).

De la Münster Platz à la Marktplatz

La Münsterplatz où se dresse la cathédrale, c'est aussi un lieu de fête, car c'est là qu'est organisé chaque année un marché de Noël très réputé. Mais elle connaît aussi les débordements du carnaval, trois jours après le mercredi-saint. Difficile d'imaginer, tant l'ambiance de ce quartier est paisible en l'absence de toute circulation automobile.

Nous rejoignons par la Freie Strasse la Marktplatz, ou Place du marché. C'est là que, depuis des siècles, bat le cœur politique et commercial de la ville.

La place est bien sûr dominée par le « Rathaus », l'imposant hôtel de ville du début du XVIème où siège le gouvernement du canton de Bâle-ville et une assemblée législative. Mais visiblement, ce n'est pas un bâtiment administratif comme les autres. Avec son style architectural du gothique tardif auquel s'ajoutent des éléments Renaissance, il incarne la



Le Rathaus

richesse et l'indépendance de Bâle depuis son entrée dans la confédération suisse en 1501.

Sa façade en grès rouge comme sa tour remarquable ont été ajoutées plus tard lors d'agrandissements aux XVIIème et XIXème siècles. Elle est ornée de fresques de Hans Holbein représentant des scènes de l'Histoire suisse.



Riche façade de commerce

La cour intérieure est ornée de trois statues représentant deux fondateurs de l'Antiquité romaine, mais aussi ce célèbre auteur des fresques, Hans Holbein.

Aujourd'hui, la place compte beaucoup dans la vie quotidienne des Bâlois. Elle accueille tous les jours de la



La boutique de Johann Wanner

semaine des échoppes de fruits et de légumes frais ainsi qu'un marché aux fleurs, des spécialités culinaires régionales de Suisse et du monde. Au nord, on y trouve un marché de poissons.

Une tradition commerçante séculaire

Nous quittons la Marktplatz et une petite marche nous conduira vers d'autres quartiers bien différents. Dans les rues de Spalenberg, Leonardsberg ou Gembserberg, là où se niche notre restaurant *Le Loewenzorn* (Colère du lion), on a l'impression de marcher dans une ville du XVème siècle, avec ses encorbellements, ses enseignes en fer forgé et ses maisons colorées si bien préservées. Ces rues commerçantes comptent parmi les plus connues et plus prestigieuses de Bâle, perpétuant les activités des riches drapiers et épiciers d'autrefois. Aujourd'hui, elles grouillent de boutiques de créateurs, de librairies anciennes et de petites galeries.

Le *Loewenzorn* a lui aussi ce style typique du vieux Bâle, avec ses vieux bois, son vieux poêle de faïence et son éclairage en lanternes de carnaval. Car le lieu est depuis toujours un rendez-vous populaire où se retrouvent pour les répétitions les cliques qui animent le carnaval bâlois, inscrit au patrimoine immatériel de l'Unesco. Durant trois jours et trois nuits, c'est toute la ville qui se transforme en théâtre à ciel ouvert, rythmé par les lanternes géantes, les tambours et les fifres.



Lanterne de carnaval

Chacun aura son point de vue sur Bâle et sa vieille ville. Pour ma part, je retiendrai l'impression d'équilibre plutôt très réussi, entre tradition et modernité, patrimoine et innovation. Malgré sa densité urbaine, la ville respire. On ne s'étonnera donc pas de ce classement dans une étude britannique : Bâle, 5ème ville la plus agréable à vivre au monde.



Au restaurant

Kunstmuseum Basel (premier voyage)

La plus ancienne collection d'art public au monde

Disposant de trois espaces aménagés au fil des siècles avec l'arrivée de nouvelles collections, le musée invite à un voyage à travers sa longue histoire, qui débute au XVIIème siècle. Dans son introduction, notre guide souligne que le musée s'inscrit dans une approche anthropologique de l'art,

considérant la culture comme partie intégrante de l'existence humaine.

Le joyau de la collection d'art du musée, issu du Cabinet Amerbach, du nom d'un collectionneur bâlois (1533-1591) ami d'Erasmus et de Hans Holbein le Jeune, fut acquis en 1661 par la ville de Bâle, alors haut lieu de l'humanisme.

Aujourd’hui riche de 300.000 œuvres, cette collection publique, la plus ancienne du monde, offre une belle continuité historique du Moyen-Age tardif à l'époque contemporaine.



Hans Holbein, *Portrait d'Erasme de Rotterdam*, 1525

La grande cour intérieure du musée

Un bronze de Rodin, *Les bourgeois de Calais*, 1884-1889 (allusion à la guerre de Cent Ans), 216 x 255 x 196 cm et pesant plus de deux tonnes, nous accueille dans cette approche multiple de l'art. Nous accédons d'abord au Hauptbau du Kunstmuseum Basel. Passé le rez-de-chaussée consacré à l'art bâlois, nous arrivons au niveau 1 de ce bâtiment principal qui contient les collections du Moyen-Age au XXème siècle.

Entrée dans un univers éclectique

Une des premières œuvres acquises en 1661 qui nous est décrite est un tableau d'Hans Holbein le Jeune, peintre et graveur de la Renaissance nordique (vers 1497-1543), *Le Christ mort au tombeau*, 1521-1522, une huile sur bois d'un réalisme saisissant. Puis, du même Hans Holbein, un *Portrait d'Erasme de Rotterdam*, 1525, papier marouflé sur panneau de sapin ; le grand philosophe humaniste néerlandais résidait à Bâle pour



Shirley Jaffé, *Big Square*, 1965

faire imprimer ses ouvrages. Avant d'accéder aux salles des XIXème et XXème siècles, nous traversons une exposition de grandes œuvres contemporaines parmi lesquelles *Big Square*, de Shirley Jaffé, une peintre abstraite américaine (1923-2016), dont l'œuvre réalisée en 1965 après un séjour à Berlin, présente un jeu visuel complexe de formes géométriques mises en mouvement sous l'énergie des couleurs.

Les collections du XIXème siècle

Les paysages

Nous voilà plongés au cœur d'une richesse impressionnante de peintures, à commencer par la salle des paysages suisses avec notamment plusieurs œuvres de Ferdinand Hodler (1853-1918). Ses montagnes et ses lacs très stylés, teintés de bleus et de violets sublimés par la lueur à l'arrière, deviennent des paysages immuables : *Vue du lac de Thoune* (Thunersee) depuis Breitlauenen, 1906, ou *Les Dents du Midi depuis Chesnières*, 1912.

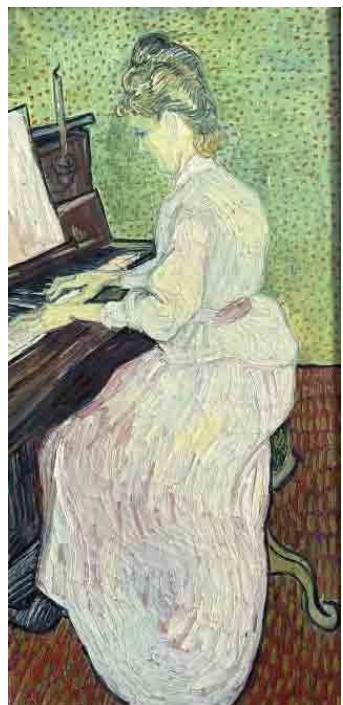
Nous avançons, pris dans un tourbillon de découvertes insoupçonnées !

Vincent Van Gogh, dernière période créative

Un portrait de Marguerite Gachet alors âgée de 19 ans, réalisé à Auvers-sur-Oise le 27 juin 1890 et intitulé *Marguerite Gachet au piano*. Utilisant une nouvelle technique du pointillisme, Van Gogh fait vibrer des touches rouges sur le fond vert du mur et onduler les mouvements de la robe par des coups de pinceau énergiques : le sujet musical (et amoureux ?) semble servir de prétexte à cette image sonore.

Paul Gauguin, un nouveau style décoratif

Celui qui s'est approprié les rituels du « Mahu » dans l'ancien Tahiti lors de son premier séjour dans l'île de 1891 à 1893, affirme sa fascination pour l'exotique avec une huile sur jute rythmée et colorée, *Ta matete (Le marché)*, 1892. Cette scène de la vie quotidienne de femmes à vendre sur le marché, dont les bustes sont présentés de face tandis que les jambes et les têtes sont de profil, est une superposition d'une peinture tombale de Thèbes en Egypte antique, aujourd'hui Louxor.



Vincent Van Gogh, *Marguerite Gachet au piano*, 27 juin 1890

Les impressionnistes

Dans *L'Hermitage, Pontoise*, 1878, Camille Pissarro fixe sur la toile la banalité d'un modeste hameau dans un paysage de collines, avec deux personnages vaquant à leurs occupations. Un regard distant sur le paysage, adouci par les façades blanches des maisons sous un ciel moutonné de nuages blancs. Ce tableau est la première toile impressionniste à entrer en 1912 dans un musée suisse. D'autres tableaux de Pissarro confirment qu'il s'est toujours intéressé au labeur de la population rurale : *Les Glaneuses*, 1889 ou *Pommiers à Eragny, Matinée de soleil*, 1903. Claude Monet a peint en 1884 à Etretat *Les falaises d'Aval, avec la Porte et l'Aiguille* : les couleurs complémentaires, fugitives, s'intensifient mutuellement et le



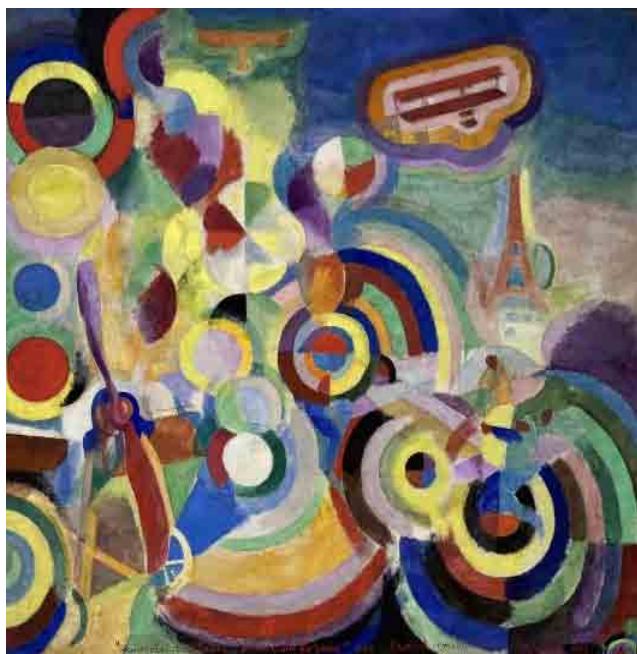
Camille Pissarro, *Un Coin de l'Hermitage, Pontoise*, 1878

sujet apparaît irradié par la lumière, non sans rappeler son *Impression, soleil levant* de 1873.

Puis nous entrons dans la période postimpressionniste avec *La Montagne Sainte-Victoire vue des Lauves*, 1904-1906 de Paul Cézanne, une harmonie abstraite de tâches colorées, parallèle à la nature, qui guide l'œil au moyen de fragments de lignes et de touches de couleur.

XXème siècle : une génération d'avant-garde

Le parcours se poursuit devant une œuvre maîtresse de Robert Delaunay (1885-1941), *Hommage à Blériot*, 1914. Delaunay, fasciné par les grandes inventions technologiques dont Louis Blériot est un pionnier en construction aéronautique, applique la loi du contraste simultané des couleurs qui, disposées en cercle, induisent une sensation de mouvement. Dans cette détrempe à la colle sur toile, on peut distinguer une hélice, deux avions dont l'un est en vol et la tour Eiffel à l'arrière-plan. A partir de 1909, l'artiste avait d'ailleurs pris la tour Eiffel pour sujet d'une série de tableaux.



Robert Delaunay, *Hommage à Blériot*, 1914

Il travaillait sur la question de la perception spatiale, jouant sur les contrastes chromatiques des Fauves et les contrastes formels cubistes. Son huile sur toile *La Tour Eiffel*, 1910-1911, où l'impression de vertige répond à l'audace de la construction de fer, correspond à cette dynamique de la modernité, en relation aussi avec le mouvement impressionniste en Allemagne.

Des tableaux essentiels du cubisme

Nous marquons un long arrêt dans la salle des tableaux de Pablo Picasso (1881-1973). L'achat et la donation au musée de Bâle en 1967 de six de ses grandes œuvres témoignent du rôle des historiens de l'art et des collectionneurs de Bâle, qui ont déclenché l'intérêt pour la compréhension de ses réalisations. *Les deux frères*, 1906, *Pains et compotier aux fruits sur une table*, 1908-1909 et *Arlequin assis*, 1923, retiennent particulièrement notre attention.



Pablo Picasso, *Arlequin assis*, 1923

Le premier, de la « période rose », est lié à l'univers du cirque avec un frère portant un cadet sur son dos, personnages intemporels dans leur nudité et placés dans un espace vide. Ce tableau aurait pu s'inspirer du thème de l'enfant Jésus et de saint Jean adolescent.

Dans le deuxième très grand tableau, une nature morte où la table, enrichie d'éléments stylistiques chers à Cézanne, s'affirme comme motif constitutif du tableau. Quant à *Arlequin assis*, une détrempe sur toile de 1923, ce personnage de la commedia dell'arte dans une position noble rappelle la tradition italienne du portrait au XVIème siècle. Les motifs ornementaux du costume que porte le peintre catalan Joaquin Salvado, ami de Picasso, animent la toile dont les tons terracotta isolent le sujet dans un espace neutre. A noter que ce tableau a été acheté en 1967 à un galeriste par suite d'une « votation populaire » et que le costume de torero représenté appartenait à Picasso lui-même. Un autre tableau du maître, huile sur bois contreplaqué, intitulé *Les demoiselles des bords de la Seine, d'après Courbet*, 1950 est une toile festive peinte en pleine pâte et chargée de contrastes lumineux.

Nous poursuivons avec George Braque (1882-1963) et son *Broc et violon* daté de 1910 qui offre un trompe-l'œil faisant écho au développement de la musique contemporaine. Nous passons devant *Le violon*, 1916, de Juan Gris (1887-1927), où les lignes s'entrecroisent dans une architecture imposante, et qui semble nous regarder.

Ensuite plusieurs tableaux de Fernand Léger (1881-1955) qui peuvent surprendre par l'enchevêtrement de formes et de couleurs contrastées. *La femme en bleu*, 1912, est un exemple de cubisme coloré qui fait s'entremêler le sujet et l'espace qui l'entoure : un visage de profil, un coin de table avec une cuillère dans un verre, un montant en bois tourné, dans une structure d'articulations métalliques.

Chagall aux accents surréalistes

Un important groupe d'œuvres de jeunesse de Marc Chagall (1887-1985), chargé de dimension autobiographique, exprime sa nostalgie de sa Russie natale lors de son premier séjour à Paris : *Le marchand de bestiaux*, 1912 rappelle une scène de la vie paysanne tout en évoquant l'amour et la protection maternelle. Et puis un tableau peint en trois phases, en 1923 à Paris, 1933 à Berlin et terminé en 1947 aux Etats-Unis : *La chute de l'ange*. Par sa dimension et sa place centrale, l'ange de couleur rouge semble annoncer un mauvais présage, le rouge connotant le mal dans la religion juive. Le feu qui ravage sa ville natale en second plan en bas à droite, derrière le Christ crucifié portant autour de la taille le tapis de prière juif, témoigne de la souffrance de l'humanité. Le thème du juif errant est doublement représenté dans le tableau et récurrent dans le travail artistique de Chagall. Toutefois, l'espérance reste présent avec le soleil, la bougie et la chèvre, autant de sources lumineuses qui contrastent sur un fond de tableau majoritairement bleu foncé.

Le Fauvisme, révolution esthétique du XXème siècle

Henri Matisse (1869-1954) : *La Berge*, 1907 où l'audace de la recherche chromatique procure un rendu à la fois mélancolique et lumineux. André Derain (1880-1954) qui a rejoint Matisse à Collioure en 1905 et donne avec ses *Pêcheurs à Collioure*, une scène dont le dessin simplifié et les couleurs vives traduisent l'énergie des hommes en pleine activité. Maurice de Vlaminck (1876-1958) dans ses *Bords de Seine à Carrières-sur-Seine*, 1906, utilise, lui, des touches souples aux couleurs audacieuses qui confèrent au fauvisme une liberté totale.

Solidaire du mouvement fauve, Albert Marquet (1875-1947) et sa *Passerelle à Sainte-Adresse*, 1905, détache le paysage de la réalité avec ses formes simplifiées posées en aplats.

L'art naïf

Henri Rousseau dit « Le Douanier Rousseau » (1844-1910), représente l'art naïf qui a inspiré les surréalistes. Il réalise dans une technique très élaborée à l'aspect enfantin une *Forêt vierge au soleil couchant*, vers 1910 ; paysage de jungle comme ouvert depuis une fenêtre, dans l'axe du disque rougeoyant d'un soleil couchant.

L'art brut

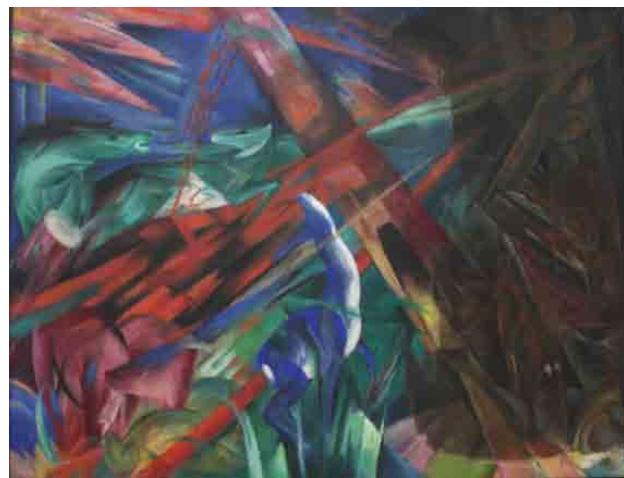
Jean Dubuffet (1901-1985), théoricien de l'art « brut », semble avoir joué avec son pinceau lorsque l'on s'approche de son œuvre *Déterminations incertaines*, 1965. Des alvéoles colorées ou hachurées, cernées par un réseau de lignes dans un espace labyrinthique, traduisent un paysage mental très personnel.

L'avant-garde artistique en Europe

L'expressionnisme

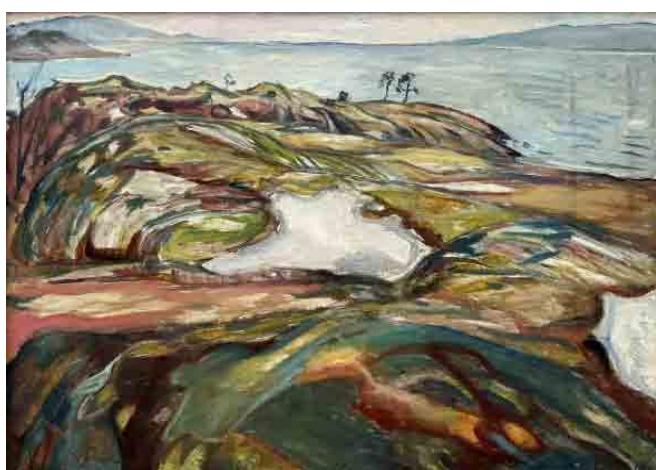
Ce courant figuratif apparu au début du XXème siècle, particulièrement en Allemagne, a été considéré comme « art dégénéré » par le régime nazi. Des milliers d'œuvres déclarées non conformes à l'idéologie prescrite furent retirées des musées allemands en 1937 et vendues à l'étranger. En 1939, le Kunstmuseum Basel acquiert 21 œuvres majeures de ce patrimoine muséal.

Franz Marc (1880-1916) est l'un des principaux représentants de ce mouvement d'une grande intensité expressive. *Destins d'animaux*, 1913, une huile sur toile, traversée de diagonales rouges qui s'entrecroisent, crée une vision apocalyptique, empreinte de fantastique ; une tonalité sourde enrichie d'éléments futuristes.



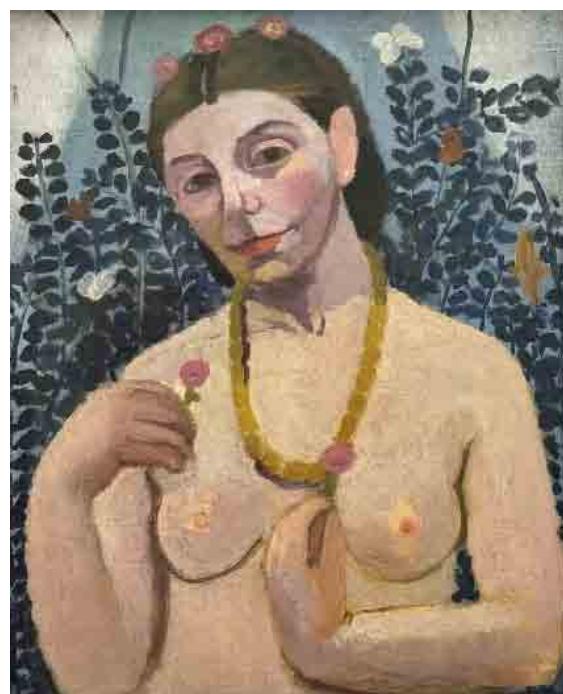
Franz Marc, *Destins d'animaux*, 1913

Edvard Munch, peintre norvégien (1863-1944) capte dans son *Paysage côtier*, 1918, une atmosphère nordique mystérieuse faite de couleurs en mouvement, reflet de son monde intérieur.



Edvard Munch, *Paysage côtier*, 1918

Paula Modersohn-Becker, artiste peintre allemande (1876-1907), s'inspire du fauvisme et revendique l'influence de Cézanne et Gauguin dans ses tableaux. Ses autoportraits nus, nous dit la guide, sont probablement les premiers à avoir été réalisés par une femme. *Autoportrait demi-nu avec collier d'ambre*



Paula Modersohn-Becker, *Autoportrait demi-nu*, 1906



Oskar Kokoschka, *La fiancée du vent*, 1913

II, 1906, témoigne d'une grande maîtrise dans le cadrage du personnage, présenté comme une icône aux coloris délicats. Egon Schiele, peintre autrichien (1890-1918) offre un portrait de grand art avec son *Portrait d'Erich Lederer*, 1913-1914 : la pose est élégante, le visage et les longues mains de couleurs pâles se détachent sur les coloris sombres, spécifiques de l'art viennois de l'époque.

Autre peintre autrichien, Oskar Kokoschka (1886-1980), se peint lui-même avec Alma Mahler, la veuve du compositeur Gustav Mahler dans *La fiancée du vent*, 1913. Les couleurs froides créent une harmonie glaciale de ces deux corps à moitié dénudés dans une mer houleuse.

L'abstraction

Wassily Kandinsky (1866-1944), d'origine russe et pionnier de l'art abstrait, met ses couleurs et ses formes en libre



Paul Klee, *Nuit bleue*, 1937

suspension dans son tableau *La flèche*, 1943. Sur un fond bleu profond, les couleurs se détachent, animées par une flèche qui perce l'espace dans un mouvement ascendant dynamique. Paul Klee (1879-1940), de nationalité allemande, né à Berne et exilé en Suisse à partir de 1934, réalise en 1937 un pastel intitulé *Nuit bleue*, tableau symbolique fait d'éléments picturaux fragmentés par un ensemble de lignes arrondies ou angulaires, où le regard se perd.

Avec Piet Mondrian (1872-1944), peintre néerlandais, et sa *Composition aux couleurs claires avec contours gris*, 1919, le graphisme est simplifié au moyen de traits horizontaux et verticaux qui structurent le tableau de manière géométrique. Une grille de couleur gris clair aux tons variés est conçue comme les variations d'un tout.

Les sculptures

Parmi les sculpteurs de la mouvance surréaliste, nous remarquons le Suisse Alberto Giacometti (1901-1966) et un bronze de 1951, *Le chat*, mais aussi Alexander Calder, sculpteur américain (1898-1976) avec *Fil de fer et tôle*, 1947, un « mobile », innovation qui aurait inspiré Jean Tinguely...



Auguste Rodin, *L'âge d'airain*, 1876-1880

Et nous terminons la visite devant *Le printemps* d'Aristide Maillol, un bronze de 1910-1911, et *L'âge d'airain* de Rodin, autre bronze de 1876-1880. Nous sortons quelque peu étourdis par ce parcours exceptionnel.

La fondation Beyeler à Bâle (deuxième voyage)

La Fondation Beyeler est un musée d'art moderne et contemporain, ouvert 365 jours par an. Il est réputé être un des plus beaux musées au monde.

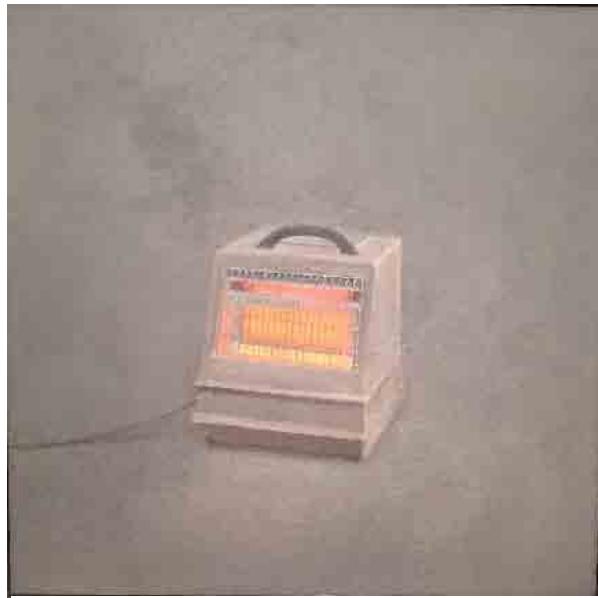
C'est notamment grâce à ses expositions de grands artistes du XIXème, XXème et XXIème siècle qu'il a acquis sa renommée internationale et qu'il est devenu l'un des musées suisses les plus visités. Sa principale préoccupation est de favoriser l'expérience personnelle et la perception sensorielle du visiteur dans sa rencontre avec l'art et la nature.

Le musée se situe dans un parc à l'anglaise occupé par une villa historique, planté de vieux arbres et comptant plusieurs étangs de nénuphars. Le bâtiment conçu par l'architecte



Le parc

italien Renzo Piano, qui a reçu de nombreuses distinctions, s'intègre avec élégance dans le paysage cultivé et a une magnifique vue sur le parc, les champs de blé, les vaches et les moutons en train de brouter, ainsi que sur les vignobles flanqués sur les contreforts de la Forêt Noire. Les salles aux proportions généreuses présentent les œuvres d'art sous la plus belle des lumières naturelles. Un jardin d'hiver aménagé invite à y passer du temps et à lire. A la Fondation Beyeler, la nature, l'art et l'architecture sont en parfaite harmonie.



Vija Celmins, Radiateur, 1964

Lors de notre visite, nous avons, dans un premier temps, parcouru les salles d'une exposition temporaire de l'artiste états-unienne Vija Celmins, peintre, dessinatrice et graveuse d'origine lettone. Cette artiste figure parmi les membres les plus importants du courant hyperréaliste. Elle s'est d'abord consacrée à des objets du quotidien, puis s'est tournée vers des structures de surface de toiles d'araignées, d'océans et de déserts, et plus particulièrement de ciels nocturnes et de galaxies. Des sujets présentant des structures infinies entre intimité et distance.

Nous avons ensuite admiré dans les salles d'exposition permanentes des œuvres d'Andy Warhol et de Mark Rothko



Andy Warhol, Flowers, 1965

ainsi qu'une importante collection d'œuvres de Picasso. En 1963, Warhol adopte la technique qu'il utilisera pour ses œuvres les plus célèbres : la photographie sérigraphiée sur toile. Les photographies simplifiées en noir et blanc, sans gris, sont imprimées en sérigraphie sur la toile peinte de grands aplats de couleurs. Le motif est parfois reproduit plusieurs fois sur la toile, comme un motif de papier peint. C'est le stéréotype du pop art.

Après avoir expérimenté l'expressionnisme abstrait (mouvement artistique dans lequel il côtoiera notamment Jackson Pollock et Adolph Gottlieb) et le surréalisme, Rothko développe à la fin des années 1940 une nouvelle façon de peindre. En effet, hostile à l'expressionnisme de



Mark Rothko, Untitled (Red, Orange), 1968

l'action painting, Rothko (ainsi que Barnett Newman et Clyfford Still) invente une nouvelle façon, méditative, de peindre, que le critique Clement Greenberg définira comme le Colorfield Painting, littéralement « peinture en champs de couleur ».

Dans ses toiles, en effet, il s'exprime exclusivement par le moyen de la couleur qu'il pose sur la toile en aplats à bords indécis, en surfaces mouvantes, parfois monochromes et parfois composées de bandes diversement colorées. Il atteint ainsi une dimension spirituelle particulièrement sensible.

Pablo Picasso

Le musée Beyeler possède une importante collection d'œuvres de Picasso dont une sélection présentée lors de notre visite permet de suivre quelques étapes de l'évolution des productions de l'artiste entre 1918 et 1972.

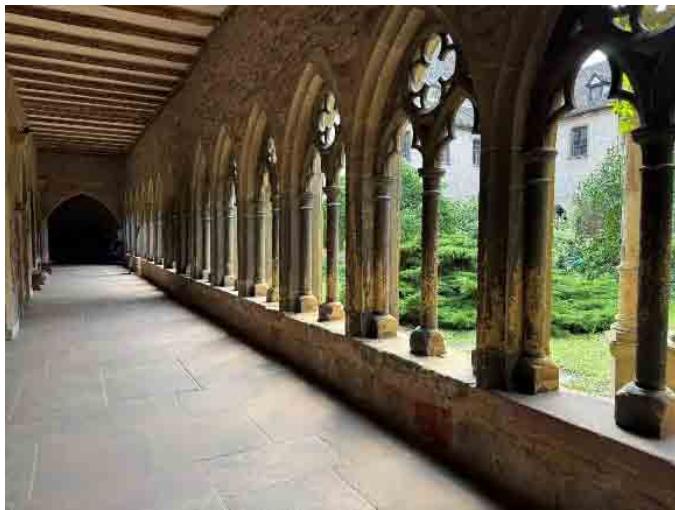


Pablo Picasso, Le déjeuner sur l'herbe, 1960

Musée Unterlinden de Colmar

Un couvent médiéval devenu sanctuaire de l'art

Fondé au XIII^e siècle, l'ancien couvent des Dominicaines est à l'origine du musée Unterlinden. Avec son cloître médiéval, sa chapelle et sa nef, il illustre l'architecture religieuse gothique de l'époque. Les arcades du cloître invitent à la contemplation et révèlent la vie monastique



Dans le cloître

d'antan. L'appellation Unterlinden, signifiant « sous les tilleuls » en allemand, se réfère aux arbres qui ornaient autrefois l'enceinte du couvent. En parcourant les extérieurs, nous pouvons imaginer ces grands et majestueux tilleuls ombrageant le lieu et apportant un cadre paisible aux religieuses. Cette dénomination souligne l'harmonie qui subsiste entre nature et spiritualité. Aujourd'hui, ce cadre chargé d'histoire accueille une partie des collections du musée, offrant un voyage dans le temps à travers l'art chrétien et la culture alsacienne.

Le musée Unterlinden a bénéficié d'une rénovation majeure qui s'est achevée en 2015. Ce projet ambitieux a permis de moderniser les infrastructures tout en respectant l'héritage historique du lieu. Cette authenticité historique apporte un charme exceptionnel à l'ensemble du site. L'ajout d'un nouveau bâtiment conçu par les architectes Herzog & de Meuron a permis d'élargir les espaces d'exposition. Désormais, le musée combine de manière harmonieuse son passé médiéval avec des installations modernes, promettant une expérience riche et variée à ses visiteurs un parcours unique, couvrant une période de plus de 7 000 ans d'histoire, de la Préhistoire au 20^e siècle.

Histoire de la création du Musée

Après le départ du couvent des religieuses à la Révolution, le bâtiment devint propriété de la ville de Colmar, fut laissé à l'abandon, puis utilisé comme caserne militaire jusqu'au milieu du 19^e siècle avant de devenir le Musée Unterlinden. Plusieurs événements successifs ont donné naissance au Musée Unterlinden de Colmar : d'abord, la création de la société Schongauer et d'un cabinet des estampes par Louis Hugot, archiviste et bibliothécaire en 1847, puis la découverte en 1848 d'une mosaïque gallo-romaine à Bergheim déposée dans la chapelle du couvent et enfin, le transfert des œuvres du séquestre révolutionnaire dans l'ancien couvent des Dominicaines. Le bâtiment est ainsi sauvé de l'abandon et de la destruction et le musée ouvre ses portes en 1853.

Notre parcours de visite commenté

A la suite de notre guide, nous nous apprêtons à découvrir quelques secrets et merveilles de ce musée dont la splendeur des collections justifie, nous l'apprendrons vite, sa renommée mondiale ! Nous nous dirigeons vers l'ancien bâtiment monastique. Notre parcours tourne autour du beau cloître médiéval du XIII^e siècle, construit en grès rose des Vosges avec, en apothéose, le fameux Retable d'Issenheim présenté dans la chapelle. Cet espace est consacré à l'art du Moyen Âge, mérovingien, roman et gothique (statues, fonts baptismaux, pierres tombales) et de la Renaissance, plus particulièrement l'Art rhénan durant son âge d'or aux XV^e et XVI^e siècles.



Retable de la Vie de la Vierge, vers 1420

Le musée développe effectivement une remarquable collection d'art religieux du Rhin supérieur, couvrant le Moyen Âge et la Renaissance, avec une densité exceptionnelle : des sculptures gothiques et romanes en bois polychrome, des fragments de retables, des vierges en majesté, des crucifix de procession, des objets de culte : calices, reliquaires, bannières, vêtements liturgiques, une riche collection de vitraux provenant d'églises alsaciennes, admirablement restaurés.

Ce parcours dans le cloître et les salles attenantes nous permet de replacer ces œuvres dans leur contexte spirituel et local, tout en révélant la finesse de l'art religieux alsacien, souvent méconnu par rapport à ses voisins flamands ou italiens. Autant dire que le cadre du couvent (le cloître, la chapelle gothique et les bâtiments conventionnels) s'associe idéalement à ces collections particulières.

Un trésor de la Renaissance rhénane

Nous allons découvrir dans un premier temps des œuvres de Martin Schongauer, Hans Holbein et Lucas Cranach.

Dans une première salle, nous contemplons plus particulièrement les œuvres (gravures et peintures) du célèbre artiste colmarien Martin Schongauer (vers 1440-1491), peintre et graveur du XV^e siècle, dont les créations connurent une diffusion considérable du monde germanique aux anciens Pays-Bas, de l'Italie jusqu'en Pologne. Ses gravures étaient admirées par le grand dessinateur et graveur allemand Albrecht Dürer. Une des gravures les plus incroyables est celle de *La Tentation de saint Antoine*. On y voit une nuée de démons grotesques entourant le saint homme. On nous apprend qu'à l'âge de 12 ou 13 ans, Michel-

Ange s'inspira de la gravure de Schongauer pour réaliser la plus ancienne peinture attribuée au peintre : *Le Tourment de saint Antoine*.

Peu de peintures de Martin Schongauer (vers 1445-1491) sont parvenues jusqu'à nous. Mais à eux seuls, les deux ensembles de panneaux conservés au musée Unterlinden – ceux du *Retable d'Orlier* (1470), commandé par Jean d'Orlier, précepteur du couvent des antonins à Issenheim de 1463 à 1490, et ceux du *Retable des dominicains*, exécuté autour de 1480 pour le maître-autel de l'église des dominicains de Colmar – justifient l'admiration que vouait le jeune Albrecht Dürer au



Retable d'Orlier Martin Schongauer, 1470-1471

« beau Martin ». Nous admirons quelques-uns des nombreux panneaux qui composent cet ensemble narratif démantelé à la Révolution. Seize volets sont conservés, dont huit peints sur les deux faces. Diverses scènes de l'enfance du Christ, de la vie de la Vierge et de la Passion s'y succèdent. Le thème de la Passion, cher à l'artiste, avait déjà fait l'objet d'une série gravée en douze scènes. En explorant ces collections, nous apprécions la finesse des traits et la richesse des coloris, révélant toute la virtuosité artistique de cette période particulièrement florissante en Alsace. Toutes les œuvres sont magnifiques. Ce qui frappe au premier abord, c'est l'utilisation de couleurs pures et franches qui contrastent avec les thèmes plutôt dramatiques tirés des Evangiles.

Ces collections d'art médiéval et Renaissance témoignent de l'effervescence artistique en Alsace. Sculptures polychromes, vitraux et pièces d'orfèvrerie démontrent le savoir-faire des ateliers locaux, offrant un panorama unique sur plusieurs siècles de création européenne.

Le Retable d'Issenheim : un chef d'œuvre de l'art

Véritable trésor de la collection et prodigieux spécimen de l'art gothique tardif, le Retable d'Issenheim est l'une des œuvres les plus admirées du musée. Il vient tout juste de retrouver sa superbe au terme d'une longue campagne de restauration initiée en 2018. Il a trouvé sa place dans l'ancienne église conventuelle dans laquelle nous venons de pénétrer. Cet impressionnant polyptyque est composé de onze panneaux en tilleul, peints d'un réalisme saisissant et

d'une intensité spirituelle, qui s'articulent autour d'une caisse centrale où prennent place des sculptures. Il présente des épisodes de la vie du Christ et de saint Antoine.

Nous prenons le temps de l'observer dans ses moindres détails sous la conduite de notre guide. Celui-ci nous décrit les scènes d'une intensité dramatique peu commune et nous livre les intentions de l'artiste, nous aide à trouver des repères et offre ainsi une lecture aisée. Nous sommes émerveillés. L'actuelle présentation de l'œuvre dans la chapelle du musée ne correspond évidemment pas à la configuration d'origine. L'ouverture et la fermeture du retable dépendaient du calendrier liturgique. Le retable proposait trois présentations différentes, mettant à l'honneur soit Antoine, soit le Christ à travers des épisodes de son Enfance et de sa Passion. Pendant les jours ordinaires, c'est la Crucifixion qui était donnée à voir aux malades.

Ainsi :

Le retable fermé : la Crucifixion, saisissante, où le Christ, déformé par la douleur, exprime toute la souffrance humaine,



Le retable fermé, Mathis Gothard Nithart dit Grünewald, vers 1512-1516

est encadrée, à droite, par saint Antoine (guérisseur du mal des ardents) et, à gauche, par saint Sébastien (protecteur des pestiférés) et, d'une manière plus générale, des malheureux frappés par les épidémies qui ravageaient l'Europe médiévale. Au-dessous, une mise au tombeau.

La première ouverture : il s'agit du déroulement du salut. De gauche à droite : l'Annonciation, l'Incarnation du Fils de Dieu (concert des anges et Nativité), la Résurrection, une scène lumineuse, d'un modernisme pictural sidérant.

La seconde ouverture : elle est consacrée à la vie de saint Antoine dont, notamment, latéralement, deux épisodes de sa



Le retable consacré à la vie de Saint-Antoine

vie légendaire ; d'un côté, la visite à Paul l'ermite ; de l'autre, la Tentation. Les sculptures en bois polychrome se trouvant

au niveau inférieur représentent les douze apôtres entourant le Christ.

Nous sommes saisis par l'interprétation poignante de Grünewald. Ce retable était autant un objet liturgique qu'un outil thérapeutique, destiné à apaiser symboliquement les souffrances des malades. Une œuvre peinte au réalisme morbide mais avec des figures fantastiques, à la fois lumineuse, sombre et truffée de symboles. Sa puissance visuelle en fait l'un des sommets de l'art européen, au même titre que la Chapelle Sixtine ou les Retables de Van Eyck.

Notre guide nous précise que l'étonnante modernité de l'œuvre a fasciné de nombreux artistes français et étrangers, parmi lesquels le peintre japonais Itsuki Yanai qui a passé plus de vingt ans à copier le tableau original, ou Gérard Titus-Carmel qui a longtemps dialogué avec le retable à travers une série de tableaux intitulée « Suite Grünewald ».

L'histoire du retable

Entre 1512 et 1516, les artistes Nicolas de Haguenau (pour la partie sculptée) et Mathias Grünewald (pour les panneaux peints) réalisent le célèbre retable pour la commanderie des Antonins d'Issenheim, d'où son nom, un village situé à une vingtaine de kilomètres de Colmar. Ce polyptyque, qui ornait le maître-autel de l'église du couvent d'Issenheim avant la Révolution, fut commandé par l'un des supérieurs de l'ordre, Guy Guers, précepteur de la commanderie de 1490 à 1516.

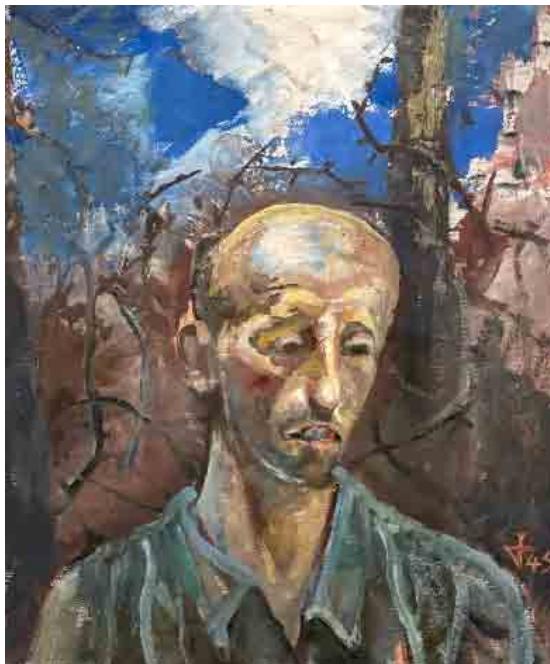
Fondée vers 1300, la commanderie d'Issenheim relève de l'ordre de Saint Antoine qui a vu le jour à la fin du 9e siècle dans un village du Dauphiné, Saint-Antoine-en-Viennois, situé entre Valence et Grenoble. L'ordre des Antonins a pour vocation de soigner les malades atteints du feu sacré ou feu de Saint Antoine, véritable fléau au Moyen Age. Cette maladie liée à l'ingestion d'ergot de seigle, parasite de cette céréale, provoque un rétrécissement des vaisseaux sanguins pouvant mener à la nécrose des membres. Pour venir en aide aux malades, les Antonins leur servent du pain de bonne qualité et préparent le saint-vinage, un breuvage à base de vin dans lequel les religieux font macérer des plantes et tremper des reliques de Saint Antoine. Ils produisent également un baume à base de plantes aux vertus anti-inflammatoires.

Notre parcours libre

La splendeur du retable ne doit pas nous faire oublier que les collections du musée ne se limitent pas à l'art médiéval. Des œuvres des XIXème et XXème siècles, représentant divers courants artistiques, sont également exposées. Grâce à l'extension Herzog & de Meuron, le musée propose aujourd'hui un parcours d'art moderne et contemporain,

organisé selon des dialogues d'œuvres et des thématiques. On y trouve :

- Des œuvres majeures de l'École de Paris, avec des toiles de Monet, Bonnard, Picasso, Braque, Léger. Une belle sélection de peintres allemands et suisses (Klee, Ernst, Kirchner, Dix) Des créations plus récentes, notamment de Soulages, Dubuffet, Baselitz, ou encore Anselm Kiefer. Une salle dédiée à Otto Dix, figure de l'expressionnisme allemand, dont certaines toiles entrent en résonance directe avec les souffrances du retable de Grünewald.



Otto Dix Portrait d'un prisonnier de guerre, 1945

Toutes ces œuvres enrichissent le panorama artistique du musée.

Reste juste le temps d'aller voir en sortant une tapisserie de Jacqueline de la Baume-Dürrbach reprenant le Guernica de Pablo Picasso, une pièce rarissime qui fait avec le Retable d'Issenheim la fierté du musée.

Compte tenu de leur étendue et de leur richesse, d'emblée, nous savions que nous ne pourrions voir toutes les collections et œuvres lors d'une visite de quelques heures seulement et nous avons vite renoncé à cette idée !

Néanmoins, certains de notre groupe (premier voyage) auront l'immense regret de ne pouvoir cheminer dans le sous-sol du couvent où un espace dédié à l'archéologie du Néolithique à l'âge du fer dévoile des objets rares (jarres néolithiques, bijoux en or de la sépulture princière d'Ensisheim...) et décrypte l'évolution de l'occupation humaine en Alsace : agriculture, artisanat, habitat, vie domestique, pratiques funéraires. Regret d'autant plus exacerbé que cet espace fournit de magnifiques témoignages des arts et des traditions populaires à travers l'histoire régionale, notamment par le biais de la Mosaïque de Bergheim (IIIème siècle). Ces mêmes participants n'auront pu également visiter les espaces consacrés aux arts décoratifs qui abritent des trésors d'orfèvrerie, des armes exceptionnelles de chasse ou de guerre et où l'on découvre des pièces de mobilier, de la porcelaine, des faïences et des tapisseries reflétant le savoir-faire artisanal régional du XVIème au XIXème siècle.

Somme toute, le Musée d'Unterlinden est un trésor culturel et artistique qui offre aux visiteurs une expérience enrichissante et captivante, dans un cadre historique et enchanteur. Nous étions tous ravis.



Pierre Bonnard, Paysage normand, 1920



Pablo Picasso, Buste de femme assise (Jacqueline Roque), 1960

Visite de la vieille ville de Colmar

Pour visiter la vieille ville de Colmar, nous sommes partis de l'office du tourisme situé à proximité du musée Unterlinden et avons déambulé dans les petites rues jusqu'au marché couvert situé dans le quartier de la Petite Venise.

Une histoire particulière

Malgré sa proximité avec la frontière allemande, zone de nombreux conflits, le centre historique de Colmar a été épargné des destructions et a pu être classé « secteur sauvegardé ». Les secteurs sauvegardés sont des zones définies au sein des villes françaises ayant pour objectif la préservation du patrimoine urbain avec un accompagnement fiscal pour la rénovation (loi Malraux 1962). Ainsi dans le centre historique on peut admirer un riche patrimoine allant du moyen-âge au XVIIIème siècle.

La première mention du domaine carolingien de « Columbarium » dans une charte de l'empereur Louis le Pieux, fils de Charlemagne, remonte en l'an 823. En 1354, Colmar qui compte environ 7000 habitants prend part à la création de la Décapole, une fédération de dix villes impériales d'Alsace dont le but est de se porter assistance mutuellement. Au cours de l'histoire, Colmar changera cinq fois de nationalité pour redevenir française en 1918.

Les personnages illustres

Deux ont marqué l'histoire de Colmar, Frédéric Auguste Bartholdi assurément le plus célèbre, et Jean-Jacques Waltz connu sous le nom d'artiste Hansi.

Frédéric Auguste Bartholdi est né en 1834 à Colmar. À la suite du décès de son père, alors qu'il n'a que deux ans, sa mère s'installe à Paris, mais la famille reviendra toujours pour les vacances dans la maison familiale conservant un lien fort avec la ville. A l'âge de 19 ans, Bartholdi réalise pour sa ville natale une de ses premières œuvres, la statue du général Rapp, héros des armées napoléoniennes, né et enterré à Colmar. En 1886, la célèbre statue de la Liberté est installée à l'entrée du port de New-York, comme cadeau de la France en signe d'amitié pour célébrer le centenaire de l'indépendance. Depuis 1922, la maison natale de Bartholdi a été transformée

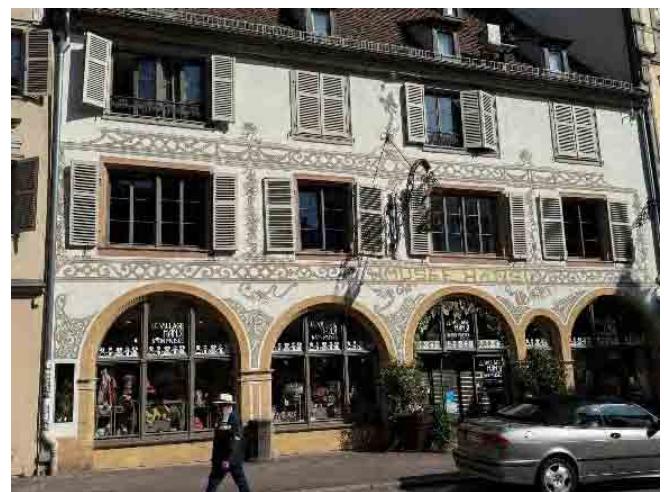


Le musée Bartholdi et « Les grands soutiens du monde »

en musée consacré au sculpteur. Dans la cour intérieure de cette maison, nous avons vu la sculpture dite « Les grands soutiens du monde » installée en 1909. Ce bronze représente une allégorie de la justice, du patriotisme et du travail soutenant un globe terrestre.

De nombreuses autres sculptures sont présentes dans la ville comme celle du Tonnelier que nous avons vue au sommet de la maison des Têtes, décrite plus loin.

Jean-Jacques Waltz (1873-1951), pseudonyme Hansi, était peintre, dessinateur et caricaturiste. Il naît allemand à Colmar et meurt français à Colmar. Il changera trois fois de nationalité pendant sa vie. Profondément anti-allemand, il a dessiné de très nombreuses enseignes sur lesquelles on retrouve les couleurs du drapeau français, comme sur l'enseigne de la charcuterie des frères Fincker au niveau d'une cocarde. Un musée lui est consacré.



Le musée Hansi

Les enseignes

Dans la vieille ville il suffit de lever les yeux pour voir ces nombreuses enseignes.

Ainsi, en face de la maison des Têtes se trouve l'enseigne « Aux deux frères Fincker ». A l'intérieur du panonceau, deux frères charcutiers bien portants et coiffés de leurs toques portent des plateaux de charcuterie. Au sommet de la potence se trouve « Lison aux oies » la gardienne traditionnelle d'oies



L'enseigne « Aux deux frères Fincker »

qui rappelle la grande tradition alsacienne du foie gras d'oie. Au bas de la potence, Hansi a représenté un porc qui écoute la lecture que lui fait Saint Antoine, saint patron des bouchers-charcutiers.

L'enseigne de la pharmacie du Cygne, forme triangulaire, contient un cercle dans lequel un apothicaire est en train de préparer une potion dans un grand chaudron. Le triangle est décoré de plantes médicinales comme la digitale ou le fruit

du pavot. Le serpent d'Esculape, emblème des pharmaciens, s'enroule autour de l'enseigne qui est surmontée d'un cygne doré, symbole du mercure en alchimie.

D'autres remarquables enseignes sont visibles comme celle de la charcuterie Zimmerlin, celle du café Kléber ou de la boulangerie Martin Musslin.

De très nombreuses maisons remarquables

La première que nous avons vue est « La maison des Têtes », construite en 1609 pour le compte du marchand Anton Burger. Cet édifice de la renaissance allemande doit son nom aux cent-six têtes plus ou moins grotesques ornant la riche façade dissymétrique sur laquelle se trouve un oriel de trois étages avec balustre en pierre. Le pignon est surmonté de la statue d'un tonnelier (1902) œuvre de Bartholdi, à la suite d'une commande de la Bourse aux vins qui s'était installée en 1898 dans cette maison.



Le bâtiment de l'ancienne douane



La maison des Têtes

Les maisons à colombages sont encore très nombreuses et ont été construites entre le XIIIème siècle pour la plus ancienne dite maison Adolph, et le XVIème siècle. Ces maisons ont la particularité d'être démontables malgré leur grande hauteur (jusqu'à cinq étages), chaque poutre étant numérotée. Sur les façades les poutres sont souvent placées en forme de croix de Saint André, ou de chaises « curules » symbole du pouvoir romain.



La maison Pfister

La maison Pfister a été construite en 1537 par un riche chapelier. Malgré ses caractéristiques médiévales, elle est le premier exemple de la Renaissance à Colmar. Elle se distingue par une galerie en bois, un oriel d'angle de deux étages en grès jaune, la présence de deux médaillons d'empereur et des fresques de style Renaissance sur la façade.

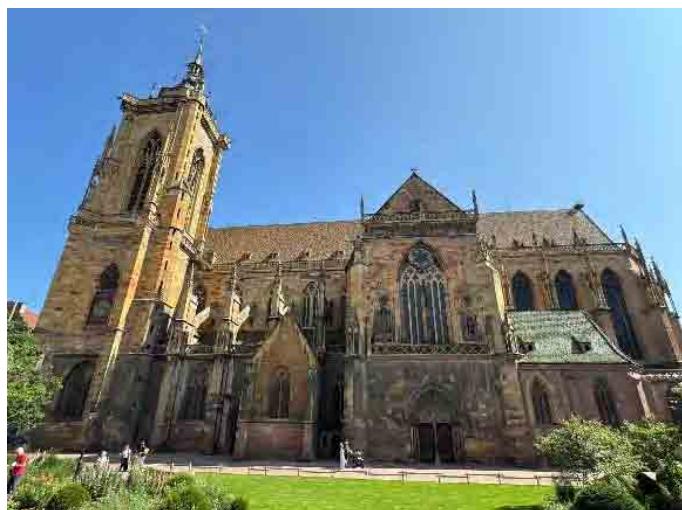
Le bâtiment de l'ancienne douane occupait une place stratégique au croisement des deux principaux axes de circulation à l'intérieur de la ville médiévale. La construction de l'édifice visible actuellement a été terminée en 1480. Il a subi des agrandissements et plusieurs restaurations. La restauration de la tourelle et de la toiture en tuiles vernissées date de la fin du XIXème siècle. Il s'agit du plus ancien bâtiment public local. Le rez-de-chaussée servait d'entrepôts et de lieu de taxation des marchandises. L'étage abritait les

réunions des députés de la Décapole. Après la Révolution le bâtiment fut affecté à d'autres usages.

Sur la place avoisinante, se trouve une fontaine installée en 1898, surmontée d'une statue en bronze de Bartholdi représentant Lazare de Schwendi (1522-1583), chef de guerre de l'empereur Maximilien II. Il était parti combattre en Hongrie d'où il aurait ramené le cépage Tokay représenté sur la sculpture.

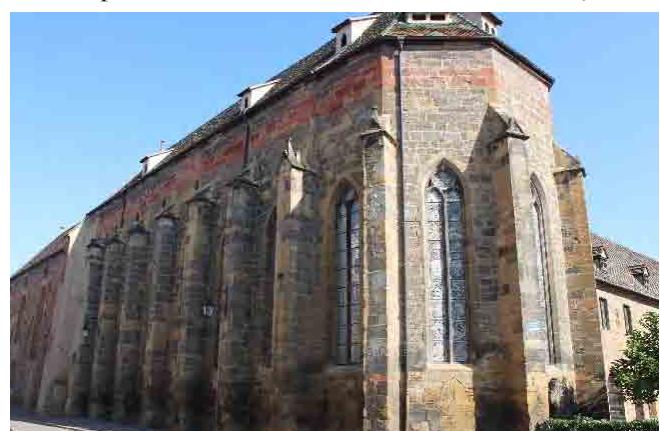
Les édifices religieux

L'église, ou collégiale Saint-Martin, qui date de 1365, est la plus grande de Colmar et la deuxième plus vaste d'Alsace après la cathédrale de Strasbourg avec ses 78 m de long pour 34 m de largeur et une tour de 71 m terminée par une lanterne



La collégiale Saint-Martin

en cuivre. Sa version actuelle aura nécessité 130 ans de travaux. De style gothique, elle est réalisée en grès jaune dont certaines pierres ont des teintes de rouille. Sur la façade sud



L'église des Dominicains

« Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » - Bulletin 2025 n°26 - Page 20

de la tour sud, se trouve un cadran méridien réinstallé en 2006 qui permet de connaître avec le plus de précision possible le milieu de la journée quelle que soit la saison.

La première pierre de l'église des Dominicains, construite par un architecte de l'ordre des mendiants, a été posée en 1283. Les vitraux datent du XVème siècle^o. Depuis 1973, cette église est également un musée et abrite le chef-d'œuvre de Martin Schongauer « La Vierge au buisson de roses » peinte en 1473, auparavant exposée à la collégiale Saint Martin.

Nous avons terminé notre déambulation sur un petit pont au niveau du marché couvert que nous avions vu lors de notre promenade en barque la veille. Inauguré en 1865, il est au carrefour de trois rues, et de la Lauch qui permettait aux maraîchers d'apporter directement leurs légumes jusqu'au marché avec des barques à fond plat. Le choix des matériaux du marché couvert, briques et fonte, témoigne du

passage de Colmar à l'ère industrielle. Depuis sa restauration en 2010, le bâtiment a retrouvé sa fonction originelle.



Le marché couvert

Sur la rivière Lauch

Dimanche 15 juin 2025 : compte-rendu sincère et exhaustif d'une sortie en barque ratée

Arrivés en Alsace, pays des cigognes, nous nous installons à l'hôtel Ibis, certainement pour montrer aux autochtones que nous ne sommes pas d'humeur à nous en laisser compter ; au Cap Nord, nous aurions choisi l'hôtel Cigogne, sans aucun doute.

Après cette installation, notre programme, des plus prometteurs, comporte entre autres réjouissances, une promenade en barque dans la « Petite Venise » de Colmar. Mais la météo, peut-être pour nous punir d'avoir choisi l'ibis plutôt que les cigognes, fait soudainement pleuvoir sur la petite rivière Lauch. Et notre projet de navigation tombe à l'eau, ce qui fait dire à certains esprits chagrins qu'ils n'aiment pas du tout que la météo les mène en bateau.

notre sympathique gondolier en short.

Quelques poissons se montrent bientôt dans l'eau tranquille de la Lauch, mais on ne voit ni ibis (voir sortie ratée de la veille), ni canards, pas plus que de poules d'eau. Les lavandières, pêcheurs et maraîchers, qui autrefois animaient les rives, goûtent maintenant un repos bien mérité.

La faible hauteur sous les ponts nous oblige souvent à nous faire très petits : notre orgueil, consubstantiel, s'en remettra assurément. Nous découvrons jardins fleuris et terrasses verdoyantes ; les belles couleurs des crépis, renseignant sur la profession ou la religion des occupants, donnent décidément à Colmar de petits airs bariolés d'une Italie à colombages. Le calme sur la Lauch est profond et la rumeur de la ville semble s'être tue. On peut lire sur le visage des marins d'eau douce dauphinois, buriné par le combat avec le gros temps,



L'eau tranquille de la Lauch

Chœur des flibustiers devant leur verre d'eau de pluie :

« Oh ! Combien de marins, combien de capitaines
Qui espéraient partir pour des courses lointaines,
Se trouvèrent à terre coincés et à la peine ! »



Les marins d'eau douce

un petit sourire de satisfaction, montrant qu'ils vivent là une expérience mémorable.

Que c'est bon, finalement, d'être mené en bateau !

Chœur des flibustiers après leur sixième verre de riesling :

« Buvons à notre patrie lointaine,
À notre vaisseau, à notre capitaine,
Mais avec déférence,
Messieurs, buvons aux vins de France ».

Lundi 16 juin 2025 : compte-rendu sincère et exhaustif d'une sortie en barque réussie

La météo, enfin redevenue clémente, nous permet de reprendre la direction de l'embarcadère, du pas décidé des marins en mal d'aventure. La rivière est d'huile, le moral au beau fixe. Nous sommes dans la « Petite Venise », mais notre gondole, mue par un moteur électrique, est à fond plat, et

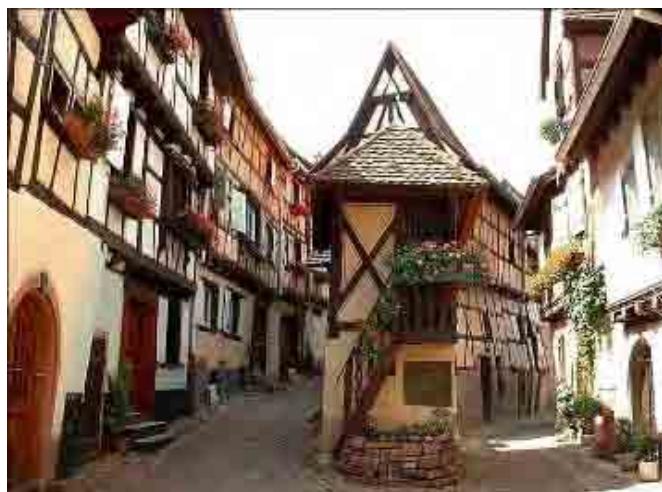
Eguisheim, village typique et authentique d'Alsace

Impossible de terminer notre belle escapade à Colmar, dont nous venons de découvrir toutes les facettes et surtout les incontournables, sans visiter un village typique alsacien. Le choix de nos organisateurs s'est porté sur Eguisheim, à deux pas au sud de Colmar. Ce village renommé et qualifié de *Plus beau village de France, également élu village préféré des Français en 2013*, nous offre un véritable décor de carte postale. Dès les premières minutes, nos pieds se posent sur les pavés de ses petites ruelles et le charme s'opère. Nous sommes d'emblée séduits par la beauté préservée de ses maisons à colombages, colorées, révélant leur âme médiévale. Elles s'alignent en cercles concentriques autour de son château fondé en 720 par le Comte Eberhard, neveu de Sainte Odile, patronne de l'Alsace. Il est relaté qu'en 1002, ce même château voit naître **Brunon d'Eguisheim, futur Pape Saint-Léon IX** dont la statue trône au centre de la place qui porte son nom. La cité reste siège du bailli épiscopal jusqu'à la



Place Saint Léon-IX

Révolution. Malgré ses fortifications édifiées au milieu du XIIIème siècle, Eguisheim, élevée au rang de ville, ne peut éviter les tumultes de l'Histoire (invasion du futur roi Louis XI au XVème siècle, Guerre de Trente Ans) auxquels s'ajoutent épidémies, mauvaises récoltes, dépopulations... Epargnée par la Première et la Seconde Guerre mondiale, Eguisheim fait l'objet d'une importante politique de restauration et de réhabilitation de son patrimoine dès la seconde partie du XXème siècle. Aujourd'hui, ce village donne à voir un magnifique spectacle de couleurs et d'architecture : les façades rouges, jaunes, bleues, simples ou à pans de bois, les tuiles en forme dite de "queue de castor", parfois elles aussi colorées et constituant des motifs sur les toitures pentues, les balcons et les fontaines fleuries.



La rue du rempart sud et la tour des remparts

Mais nous reportons à l'après-midi notre découverte de cette si jolie cité. En effet, nous arrivons très vite au restaurant « le Caveau d'Eguisheim », où nous sommes attendus pour le déjeuner dans un cadre chaleureux qui nous invite à une véritable immersion dans l'art de vivre alsacien. Nous nous



Au restaurant « Le Caveau d'Eguisheim »

installons à l'étage. L'ambiance est « cosy ». Grâce aux grandes fenêtres aux motifs ornementaux, nous profitons de la pittoresque place Saint Léon IX et du Château et, surprise, nous apercevons juste face à nous la présence de cigognes installées dans leurs nids. Nous immortalisons bien sûr en photos cette vision unique. En effet, à travers le monde, la cigogne est souvent perçue comme un oiseau porteur de bonnes nouvelles. Sa présence est généralement interprétée comme un signe de chance, de prospérité et de bonheur.



Le château et les cigognes

A l'issue d'un délicieux déjeuner, une expérience alsacienne qui nous laissera un souvenir mémorable, certains s'accordent pour embarquer dans un circuit commenté en petit train touristique qui nous conduira aux abords des ruelles pittoresques du village, poursuivra sa route sur les hauteurs d'Eguisheim d'où nous contemplerons dans un calme absolu le village, ses nombreux vignobles réputés et les paysages environnants avec des vues magnifiques sur Colmar et les montagnes d'Alsace. D'autres préféreront découvrir à pied la cité médiévale au charme irrésistible, son centre historique aux rues sinuuses, tout en admirant l'architecture des maisons anciennes, ou en entrant dans les petits magasins de souvenirs et douceurs typiques alsaciennes. Notre ami Salim Dermarkar, grand connaisseur de la cité, recommande d'ailleurs de visiter l'une des meilleures caves pour une approche qualitative des cuvées alsaciennes. Une expérience

authentique toujours car nous constaterons que les vignerons accueillent avec chaleur et aiment partager leur passion. Le Riesling et le Gewurztraminer locaux figurent parmi les meilleurs vins d'Alsace. En effet, Eguisheim ne serait pas aussi ce qu'elle est sans ses vignobles environnants. **La tradition viticole millénaire se perpétue dans les domaines familiaux** qui entourent le village.

En fin d'après-midi, il sera temps pour nous tous de rejoindre nos terres dauphinoises, avec en mémoire et dans nos yeux encore émerveillés, des images, notamment pour notre dernière étape, d'un village sorti presque d'un conte de fées... l'un de nos nombreux souvenirs de notre plongée au cœur de l'Alsace.



Le vignoble

Provence-Cézanne 2025 septembre-octobre 2025

Musée Albert-André à Bagnols-sur-Cèze

L'introduction est collective. Une guide nous accueille et retrace tout d'abord l'histoire du musée cantonal de cette petite ville.

Ce musée a été créé en 1859 par Léon Alègre, héritier d'une entreprise de teinturiers, mais peu enclin à reprendre la succession. Érudit, historien, archéologue, dessinateur et peintre, il est minutieux, utilise le fusain sur papier, fait des croquis, des esquisses qui sont de petits bijoux, des paysages et des portraits comme « *La Femme corse* ». Son style est à rapprocher de l'académisme : la représentation est la plus précise possible.

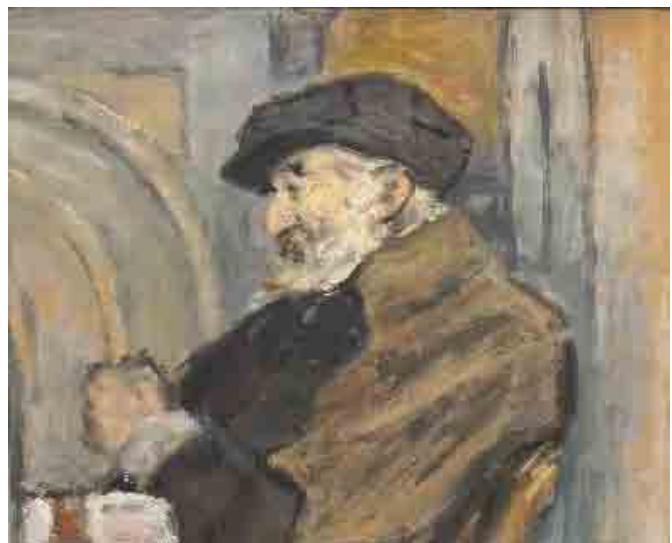
L'homme s'intéresse à sa ville, Bagnols-sur-Cèze. C'est un collectionneur qui force l'admiration de ses compatriotes qu'il a le souci d'instruire et d'élever. Il crée ainsi un musée encyclopédique en 1867 grâce à de nombreux dons. Il monte un cabinet de curiosités : histoire naturelle, agriculture et industrie, antiquité, géographie, arts industriels et Beaux-arts prennent place dans différentes salles. A chacune d'entre elles est attribuée une sentence morale, ainsi « le travail est un trésor » !

Puis nous nous séparons en deux groupes. Dans la salle suivante, des tableaux d'un peintre, Albert André, tapissent les murs. Notre guide poursuit l'histoire du musée :

Sa direction va être prise en mains par Albert André qui devient en 1917 conservateur du musée. Peintre post-impressionniste, il fréquente Paris et ses artistes. Il va faire évoluer le musée vers les Beaux-arts. Il abandonne le « cabinet de curiosités », développe la peinture moderne, contemporaine, en faisant appel à des dons qui vont enrichir le musée : Marquet, Signac, Matisse, Bonnard ou Van Dongen sont parmi les artistes qui ont offert des œuvres à leur ami conservateur. A noter que, dès 1917, un autre de ses amis, Renoir, a offert des œuvres qui vont prendre place dans la salle d'art moderne ouverte par Albert André à son arrivée. Il crée ainsi une des premières collections d'art moderne en France au début du XXème siècle, rivalisant avec le musée de Grenoble.

Un incendie, un vol dont une toile de Monet appartenant à la série des « Nymphéas ». Tous ces événements vont faire évoluer le musée qui devient musée de la passion de la peinture décorative.

Albert André est, on l'a dit, un ami de Renoir, lequel s'arrête à Laudun et dont il fera trois portraits. Il est le parrain d'un enfant de Rodin. En hommage à Degas, il peint : « *La Femme à la toilette* ».



Albert André, Pierre-Auguste Renoir, 1918

Puis nous entrons dans la salle consacrée à sa fille, Jacqueline, adoptée à l'âge de quarante ans alors qu'elle était employée par son épouse comme apprentie couturière. Elle vit à Paris ou à Laudun avec le peintre et sa femme, secondant son père dans son travail de conservateur. Elle devient elle-même peintre, et des tableaux exposés en témoignent, ainsi le « *Portrait de George Besson à la blouse savoyarde* », 1962 et de l'épouse du peintre « *Malek* » 1951.

Albert André décède en 1954 et Jacqueline, son héritière, devient conservateur à son tour. Elle fait évoluer le musée en apportant des œuvres d'Albert André et des peintures des années 1960-1970 qui sont exposées actuellement. Nous admirons le « *Portrait de la femme rousse* », l'épouse du fils de Renoir.

En 1927, le journaliste, critique d'art et critique littéraire, Georges Besson, proche d'Albert André, incite Signac à écrire un livre sur la vie de Jongkind et fait éditer ce très beau livre illustré.

Dans la dernière salle est exposée la magnifique collection de George Besson, léguée à la nation et dont une partie est déposée au musée de Bagnols-sur Cèze. Nous admirons un grand tableau de Van Dongen représentant Madame Besson, épouse du commanditaire, en kimono avec une très belle harmonie de couleurs. Nos yeux sont attirés par une très belle aquarelle de Jongkind, « *Honfleur* », datée de 1863 (15 x 23cm) donnée par Adèle et Georges Besson en 1963.



Johan Barthold Jongkind, Honfleur, 1863

Auparavant, nous avons admiré de nombreux tableaux de cette exposition « *De Renoir à Van Dongen* » :

- « *Le 14 juillet au Havre* » d'A. Marquet, 1906, huile sur toile



Albert Marquet, Le 14 juillet au Havre, 1906

- « *La Fenêtre ouverte à Nice* » de Matisse, 1919, huile sur toile.

- Les magnifiques « *Bouquets* » de P. Bonnard et S. Valadon

- Mais nous avons aussi admiré des sculptures :
- « *L'implorante* » de Camille Claudel, 1905, bronze



Camille Claudel, L'implorante, 1905

- Les « *Danaïdes* » d'Auguste Renoir, plâtre patiné
- Les bustes de Claude Monet, d'Auguste Renoir et de Paul Paulin, plâtre patiné.

Le musée cantonal de Bagnols-sur-Cèze que nous avons découvert est un lieu d'une grande richesse. Il nous faudra en parler pour le faire connaître et revenir pour approfondir notre visite ! Ce fut un excellent moment pour tout le groupe, attentif aux commentaires de notre guide passionnée.



Le groupe du deuxième voyage

Aux Carrières des Lumières

« *Monet, créateur de l'impressionnisme* » et « *Le Douanier Rousseau, au pays des rêves* »

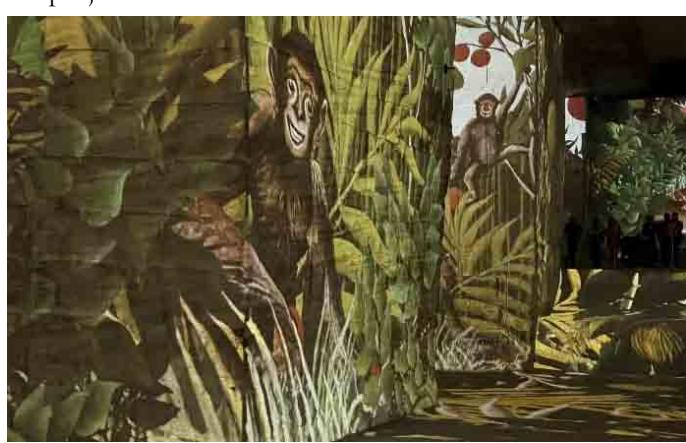
Direction Les Baux-de-Provence, pour un après-midi au cœur des toiles de Claude Monet (1840-1926) puis d'Henri



Claude Monet

Rousseau dit Le Douanier Rousseau (1844-1910), dans une déambulation sensorielle peu commune. Nous sommes immédiatement plongés dans d'immenses galeries, creusées jadis dans le roc pour en extraire la pierre, et dont les hautes

parois calcaires deviennent supports de toiles, vibrant sous des projections d'œuvres d'art numérisées.



Le Douanier Rousseau

Nous sommes d'emblée saisis dans un bain de lumière, par des reflets de toutes parts et des paysages changeants. Claude Monet y retrouverait-il sa fascination devant les variations de la lumière ? Se succèdent dans un tourbillon incessant les

reflets sur la Seine, les falaises d'Etretat, le jardin de Giverny, les nymphéas, ou encore des estampes japonaises, source d'inspiration pour le peintre... Une palette infinie de couleurs et une bande-son envoûtante.

Les tableaux du Douanier Rousseau qui suivent, se laissent regarder avec des yeux d'enfants dans un univers onirique.

Art naïf vraiment, ces animaux exotiques majestueux, et cette végétation tropicale luxuriante tellement élaborée ?

Pour finir, ce laboratoire d'expérimentation numérique aura laissé une place à l'émerveillement. La magie a encore opéré.

Jas de Bouffan : Un refuge et le laboratoire d'une création

« Jas » en provençal désigne une bergerie, un simple abri de pierres pour les chèvres et moutons. La bastide du XVIII^e siècle, acquise en 1859 par le père de Cézanne, Louis-Auguste, sera toujours ce refuge protecteur pour son fils. De 1861 à la fin du siècle, les allers-retours de l'artiste seront nombreux dans la capitale, dans un premier temps pour sa formation au



Facade sud du Jas de Bouffan aujourd'hui

contact des grands maîtres. Mais c'est dans cette belle maison carrée, dotée d'une ferme et de 15 hectares de terres qu'il reviendra toujours et de plus en plus longuement.

Le parc : une source d'inspiration majeure



L'allée des platanes aujourd'hui

Pénétrant dans cette propriété de la famille Cézanne nous ne ressentirons pas sans doute la même atmosphère bucolique qui devait régner dans cet immense domaine réduit aujourd'hui à 5 hectares. Au XIX^e siècle, loin de la ville, le Jas devait être, pour le jeune peintre, un havre de paix et un espace rêvé pouvant lui fournir de multiples sources

d'inspiration. Aujourd'hui, la propriété a été partiellement absorbée par la ville d'Aix-en Provence. Néanmoins, l'espace où nous pénétrons a été aménagé au plus près de ce qu'il était au temps de Cézanne. Preuve en est ce classement au titre des monuments historiques pour la bastide mais aussi pour le parc. Nous découvrons avec émotion les sites qu'il a aimés et arpentés si souvent : la magnifique allée de marronniers centenaires, ou cette autre allée de platanes offrant une belle perspective sur l'entrée grillagée du

domaine. Elle conduit le visiteur jusqu'à la bastide agrémentée de fontaines ornées de lions et dauphins et d'une orangerie au bord du bassin.

Au milieu des bosquets et des arbres aux multiples essences, un parcours pictural balisé par de lutrins met en perspective le motif et la vision qu'en a tirée le peintre.



Reproduction du tableau Le Bassin du Jas de Bouffan, 1876

La bastide : un chantier

La ville devenue propriétaire de la bastide et du parc a lancé et financé un projet pour que soit restaurée en 2025 et 2026 la maison de Cézanne. C'est donc dans un lieu en cours de restauration que les visiteurs de Cézanne 2025 dont nous sommes ont pu pénétrer dans la vieille demeure. Dans l'esprit de son histoire depuis le XVIII^e siècle, le grand salon a été valorisé, tout comme la cuisine provençale, la salle à manger. Le grand escalier rénové lui aussi nous mènera à l'étage dans une chambre, sans doute celle de Mme Cézanne et au premier atelier de l'artiste dont on a recréé la verrière. L'accès au rez-de-chaussée, notamment, révèle l'atmosphère intime dans laquelle l'artiste a vécu et créé, mais aussi l'héritage du père de l'art moderne jusque dans ses murs.

Un passage tout d'abord par une galerie de portraits et autoportraits, les premiers réalisés par Cézanne. Elle nous apprend beaucoup sur les proches qui fréquentaient cette maison. Sur un mur, les amis, ceux de l'enfance, ces trois inséparables qui avaient lié une solide amitié au collège



L'atelier de Cézanne

Bourbon d'Aix : Cézanne lui-même, Zola bien sûr, mais aussi le troisième larron de la bande : Baptiste Baille qui deviendra un brillant scientifique. Fréquentèrent aussi la maison : Renoir, les frères Gasquet, dont Joachim, poète et critique d'art, Ambroise Vollard, marchand d'art qui révéla Cézanne et Gauguin. Sur le mur familial, on trouve Hortense née Friquet, épouse du peintre dont il a peint de nombreux portraits, et leur fils Paul (1872-1947). Très aimé par son père, il était aussi considéré par Renoir et sa femme comme leur fils.



PAUL CÉZANNE (1872-1947), FILS DU PEINTRE
peint par Paul Cézanne, 1886-1887

Reproduction du portrait de Paul au Jas de Bouffan, 1886-1887

40 ans d'expériences artistiques : un peu d'histoire

Le corridor nous mènera au grand salon, là où le chantier est devenu archéologique, révélant un chef d'œuvre qui dormait sous les plâtres depuis 170 ans.

Rappelons les faits : En 1859, voilà la famille Cézanne installée dans les lieux. Le grand salon du XVIII^e ne sert plus vraiment à recevoir mais de remise à foin. Surprise, l'austère Louis-Auguste va autoriser son fils de 20 ans, tout juste initié à la peinture, à décorer les vastes murs à sa guise. 40 ans plus tard, au moment de la vente du Jas, tous les panneaux du grand salon étaient recouverts d'immenses compositions. En 1899, le Jas est vendu à Louis Granet. A la mort de Cézanne en 1906, le nouveau propriétaire propose à l'État d'acheter ces vastes toiles murales, ce qui sera refusé, le conservateur du musée du Luxembourg les jugeant « plates et banales ». Par la suite la majorité des peintures sera déposée et transposée sur toiles, puis vendue à la découpe à un marchand parisien. En tout neuf grands panneaux découpés en vingt-deux fragments puis éparsillés. S'ils font désormais la fierté de prestigieux musées, il restait bien difficile d'entrevoir la continuité dans la création artistique de Cézanne. Quelles compositions ont été recouvertes par d'autres ? Y avait-il un projet d'ensemble guidant la réalisation ? Autant de questions qui demeuraient.

Une heureuse découverte

Le chantier de restauration a permis une découverte exceptionnelle. Les nombreux sondages assurés en 2019 dans le grand salon ont révélé plusieurs phases décoratives et dégagé un décor inconnu, une surface de 6 m², sans doute la

toute première toile de Cézanne : la représentation d'un port ou du moins ce qu'il en restait. Et cette découverte comme d'autres qui suivront apporteront un tout nouvel éclairage sur sa carrière artistique.



Gypserie décorative

En effet on s'aperçoit que l'artiste n'avait pas uniquement réalisé des compositions figuratives mais qu'il avait pris en compte l'ensemble des murs pour des peintures décoratives. Telles ces portes-fenêtres en faux acajou ou ces gypseries (moulures) de guirlandes de fleurs décorant le haut d'une alcôve.

C'est ce jeune peintre décorateur, très inspiré par le XVIII^e, que nous avons découvert grâce à une succession de projections des œuvres originales sur les murs :

La représentation du port, très endommagée, a sans doute été inspirée par une œuvre de Claude Le Lorrain (1600-1682),



Reconstitution de l'allégorie « Les Quatre saisons »

un de ses maîtres favoris. Puis, en 1864, elle va être recouverte par « *Le jeu de cache-cache* » d'après Nicolas Lancret, une scène galante du XVIII^e, directement inspirée d'une œuvre du musée Granet (cf page 28).

Dans l'encadrement de l'alcôve, au fond du grand salon, Cézanne a voulu rendre hommage à un autre maître, Jean-Dominique Ingres, en reprenant vers 1860 le cycle allégorique des quatre saisons sous les traits de quatre jeunes femmes. Admiration ou auto-dérision, le tableau est signé *Ingres*.

Contraste frappant, ces quatre grands panneaux, très colorés, encadrent un portrait très austère du maître des lieux, le père de Cézanne lisant son journal (1865) *Provocation* ou hommage au père qui l'a aidé, difficile de le dire. Le style a évolué. Le tableau a été réalisé au début de cette période dite

« couillarde » où la peinture se veut sombre et tourmentée (*cf page 28*).

Le « Baigneur au rocher » relève de la même veine (*cf page 28*). Une manière plus rugueuse et empâtée qui est maintenant la marque de ce peintre de 28 ans. Ce tableau fait partie d'une superposition de trois toiles : deux paysages : « *La Ferme* » et « *La Chute d'eau* » (1862- 1864) recouverts par la toile du Baigneur (1867-1869). Au fil des années, le décor du grand salon est devenu une sorte de pot-pourri de toutes les influences. C'est d'abord le lieu où le jeune Cézanne a, en quelque sorte, appris à peindre. Sans cesse, il va continuer à chercher, à expérimenter les techniques et les motifs qui marqueront son œuvre. Après la période « couillarde », il y



Reconstitution d'autres décors du salon

aura des portraits et autoportraits, des paysages, des paysans de la ferme de Jas de Bouffan, tels les célèbres « *Joueurs de cartes* » (1890-1895) qui auraient posé dans le grand salon (quelques détails des toiles en arrière-plan nous le montrent). Mais quel chemin parcouru entre « *Le Jeu de cache-cache* » et la « *Nature morte aux cerises et aux pêches* » (1885-1887).

Jas de Bouffan aura bien été le lieu emblématique de l'inspiration et de la création de Cézanne. Une fois la



Les joueurs de cartes, 1893-1896, Musée d'Orsay

propriété vendue, d'autres ateliers, les Fauves, les carrières et le cabanon de Bibémus vont le mener vers d'autres évolutions artistiques, toujours au plus près de la montagne Sainte-Victoire chère à son cœur. Aura-t-il jamais répondu à la question qu'il se posait dans une lettre à Émile Bernard : « *Arriverai-je au but tant cherché et si longtemps poursuivi ?* »



Photo du premier voyage

Au musée Granet Exposition « Cézanne au Jas de Bouffan »

A travers une sélection en provenance de grands musées internationaux de près de 130 œuvres réalisées pour la plupart entre 1860 et 1866, cette rétrospective explore les grands thèmes cézanniens qui mettent en valeur le lien profond du peintre avec le Jas de Bouffan.

Une exposition à dimension sentimentale.

Voilà Cézanne célébré dans cet ancien palais de Malte, devenu musée d'Aix-en-Provence en 1838, puis musée Granet en 1949. Et c'est précisément dans ce lieu que Paul Cézanne (né et mort à Aix 1839-1906) s'était inscrit de 1857 à 1862 à l'école gratuite de dessin de la ville, installée dans les locaux du prieuré de l'église Saint-Jean-de-Malte, aujourd'hui salles du rez-de-chaussée que nous visitons. Des années de formation académique axée sur l'exercice du dessin d'après l'antique et le modèle vivant. Entré ensuite en 1862 à l'académie de Charles Suisse à Paris, soutenu dans sa vocation par Zola, il revient néanmoins toujours au point d'ancrage, ponctuellement puis durablement, dans cette bastide que son père avait achetée.

Retour sur les années de jeunesse

La première salle de l'exposition présente des panneaux découpés et transposés sur toile, qui avaient été peints directement à l'huile sur les murs en plâtre du salon du Jas. Alors âgé de 21 ans, le peintre à la recherche de son art s'essayait à une grande diversité de sujets. Des fragments de plusieurs de ces œuvres originales qui avaient été dispersés entre 1912 et 1960 retrouvent place dans un grand salon reconstitué. Un ensemble de paysages qui se répondent, morcelés en plusieurs tableaux de style palatial dans l'esprit du XVIII^e siècle, ont en commun le thème de l'eau, non sans rappeler un certain Jacob van Ruysdaël, peintre néerlandais (1628-1682).

Présentés sur un paravent, pièce de mobilier utile pour géolocaliser les œuvres, les panneaux verticaux des *Quatre saisons* affichent un style néo-classicisant très personnel. Ils sont signés délibérément « *Ingres, 1811* » date de création du *Jupiter et Thétis* du maître, conservé au musée Granet.

Au centre de cette composition est intégré le portrait du père, *Louis-Auguste Cézanne*, peint de profil vers 1865, lisant le journal. Cinq ans se sont écoulés entre *Les quatre saisons* et



Portrait de Louis-Auguste Cézanne, 1865, National Gallery Londres

cette représentation rustique du père autoritaire. Durant ces années 1860-1870, période dite « couillarde », Cézanne peint de sa manière épaisse.

On retrouve ces effets de matière dans son *Baigneur au rocher*, vers 1860, probablement inspiré de ses cours de dessin, et de Gustave Courbet dans une interprétation libre. Un sujet provocateur, comme une touche expressionniste -avant la lettre- au modelé ambitieux dans un vaste paysage sombre. Dans le *Jeu de cache-cache* d'après la gravure de Nicolas Lancret (1690-1743), la référence aux scènes galantes de comédie légère est balayée au profit de la recherche d'une symphonie colorée qui rend le tableau très lumineux.



Baigneur au rocher vers 1860, Musée de Norfolk Etats-Unis



Jeu de cache-cache, 1862-1864, collection particulière

Les proches du Jas de Bouffan et la famille

A l'entrée dans la deuxième salle, nous découvrons un deuxième portrait du patriarche, *Louis-Auguste Cézanne, père de l'artiste, lisant L'Événement*, 1866, soit quelques mois après le

premier. Cézanne a gagné en maturité, il utilise le couteau à palette (le « couteau de maçon » comme l'appelle Claude Monet) et la couleur amène la forme. La figure tutélaire du père lit ostensiblement « L'Événement » qui n'était pas sa lecture habituelle ! Un journal où Zola a publié une série d'articles sur le Salon officiel défendant les artistes refusés dont Cézanne. D'une certaine manière, le peintre rend là un double hommage à son ami mais aussi à son père. Confiant en sa peinture, il choisit d'intégrer la reproduction d'une de ses natures mortes en arrière-plan du tableau : *Sucrerie, poires et tasse bleue* réalisée peu avant. Une mise en abyme qui affirme son statut de peintre. Emile Zola fait partie du cercle des proches qui se rendent au Jas de Bouffan, il n'a guère plus de vingt ans lorsque Cézanne réalise son portrait, *Portrait d'Emile Zola*, 1862-1864, un petit portrait inachevé, sans complaisance, dont Cézanne ne se montrait pas satisfait. C'était bien avant qu'une brouille ne les séparât en 1886, à la suite de la parution du roman de Zola *L'Œuvre*, retraçant l'échec esthétique du peintre.



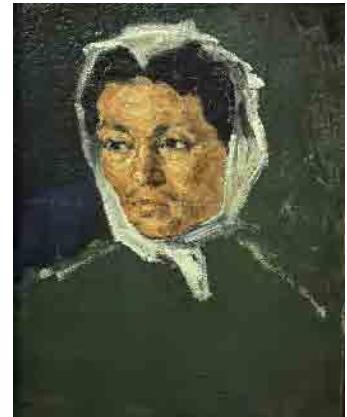
Louis-Auguste Cézanne, père de l'artiste, lisant « L'Événement », 1866, National Gallery of Art Washington



L'Oncle Dominique de profil, 1866-1867, Fitzwilliam Museum Cambridge University

1867 et confère au sujet un aspect presque sculptural avec une prédominance de noir et de tons bruns qui contrastent avec des couleurs claires.

Le *Portrait de la mère de l'artiste*, 1866-1867, pilier de la vie de Cézanne, est travaillé à la brosse, et au verso le *Portrait de Marie Cézanne, sœur de l'artiste*, au couteau. La matière picturale des deux œuvres laisse penser qu'elles ont été peintes en même temps.



Portrait de la mère de l'artiste, vers 1866-67, Saint Louis Art Museum, Etats-Unis.

Cézanne face à lui-même

Parmi les 26 autoportraits qu'il a réalisés, *L'Autoportrait de l'artiste*, 1878-1880, conservé dans The Phillips Collection à Washington, implique le spectateur dans sa manière de



Autoportrait de l'artiste, 1878-80, Phillips Collection Washington



Bosquet au Jas de Bouffan, 1875-1876, Portland Museum of Art Etats-Unis

et une composition simplifiée ; la seconde aux couleurs claires et denses atteste l'influence de Camille Pissarro. « Je vous dois la vérité et je la peins » dit un jour Cézanne à Pissarro qui a participé comme lui à la première exposition impressionniste de 1874.

Dans le tableau *La Maison du Jas de Bouffan*, vers 1876-1877, les motifs végétaux au premier plan traduisent un regard sensible sur la maison qui illumine le tableau. Le maître qui excelle dans l'art du dessin crée un travail impressionniste du miroitement de l'eau sur *Le Bassin du Jas de Bouffan*, vers 1878-1879. La touche est presque transparente, les couleurs limpides et fluides.

La Maison et ferme au Jas de Bouffan, vers 1885-1887 est une œuvre considérée comme la plus majestueuse des vues de la



Maison et ferme au Jas de Bouffan, 1885-87, National Gallery Prague

bastide, dans la mesure où la maison de maître est représentée dans son intégralité du côté de la façade principale. La touche, précise, dépeint les deux bâtiments avec une géométrie rigoureuse. Le rouge du toit et le vert de l'herbe mettent en valeur l'ocre des murs. Le bleu des volets rappelle celui du ciel.

La Montagne Sainte-Victoire est assurément le motif de prédilection de Cézanne qui lui consacra 87 variations. Dans son œuvre de 1897, au Kunstmuseum de Bern en Suisse, la montagne aux reliefs modelés par les jeux d'ombre apparaît majestueuse, recomposée au loin telle une masse en vibrations de couleurs froides au second plan. Le gris domine et seuls quelques éclats de lumière l'éclairent, contrastant avec les tonalités ocre de la roche au premier plan. A l'exception de quelques lignes de structure, le dessin disparaît, dilué dans les masses colorées. A noter que cette œuvre, cachée en 1940, léguée par testament au Kunstmuseum de

peindre. L'artiste construit son image en utilisant une touche de matière picturale après l'autre. Le buste est rendu à travers une masse foncée, une dominante noire et des tonalités de gris ; tandis que le visage est traversé d'ombres rouges avec des notes couleur indigo, en harmonie avec le fond de l'autoportrait. Elles en soulignent la structure et mettent en valeur le regard et le front.

Dans l'*Autoportrait au chapeau de paille*, 1878-1879 (cf page 31), en provenance du Museum of Modern Art de New-York, l'artiste qui se présente avec l'accessoire indispensable à la peinture en plein air « sur le motif », pose sur lui-même un regard toujours brutal de neutralité, sans émotion apparente.

Hortense Fiquet, la compagne puis l'épouse

Vingt-neuf portraits à l'huile en trente ans.



Portrait de madame Cézanne, 1885-1886, musée Granet

Elle était, dit-on, la plus patiente des modèles. Qu'il s'agisse du *Portrait de madame Cézanne*, 1883-1885 au Museum of Art de Philadelphie ou du *Portrait de madame Cézanne*, 1885-1886 au Musée d'Orsay, ces œuvres d'une grande sobriété, présentent d'abord une vision archétypale qui dégage une puissance formelle. Il ne s'agit donc nullement de saisir l'exactitude des traits ni l'expression du visage. Rien

ne transparaît de sa personnalité, elle est bel et bien l'objet de la peinture de Cézanne, allant même jusqu'à traduire l'ennui, tout en devenant une icône de l'art moderne.

A la poursuite du paysage

Avec le temps, les paysages prennent une place prépondérante dans l'œuvre de Cézanne .

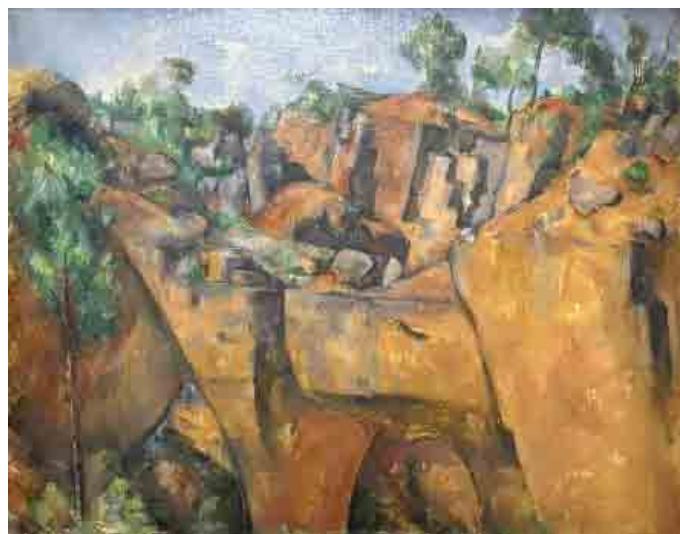
Deux toiles intitulées *Bosquet au Jas de Bouffan*, l'une vers 1871 en provenance de Hiroshima Museum of Art au Japon, l'autre de 1875-1876 conservée au Portland Museum of Art aux Etats-Unis : la première, une peinture sombre et épaisse



La Montagne Sainte-Victoire, 1897, Kunstmuseum Berne

Berne en 2014, par un héritier du marchand d'art Gurlitt sous le régime nazi, sera mise en dépôt par alternance de trois ans au Kunstmuseum de Berne et au musée Granet.

La Carrière de Bibémus, vers 1895, toile conservée au Museum Folkwang, à Essen en Allemagne, paysage chaotique aux couleurs chaudes et vibrantes, est le résultat d'un nouveau



La Carrière de Bibémus, vers 1895, Museum Folkwang Essen Allemagne

champ d'expérimentation. L'aspect précurseur est saisissant. Cézanne aurait voulu « rendre la perspective par la couleur ». En établissant des rapports entre les couleurs, les contours et les plans, la lumière jaillit de l'intérieur de la peinture.

Les natures mortes

Le jeune Cézanne ne réalise qu'occasionnellement des natures mortes. Il a pourtant tenu à faire figurer l'une d'elles dans le tableau du portrait de son père réalisé en 1866, une nature morte sculptée à coups de pinceau et de couteau à palette.

Mais c'est surtout à partir des années 1870 qu'il va explorer le thème. Cézanne travaille lentement, il lui faut une centaine de séances pour réaliser une nature morte. Admirateur de Chardin (1699-1779), il dispose à sa guise sur de grands drapés ses fruits et ses objets, créant un style particulier, dénué de perspective.

Nature morte aux cerises et aux pêches, 1885-1887 : sur un drapé aux reflets bleutés chargé d'élégance et de sensualité, la mise en scène des fruits, en position centrale, offre un contraste saisissant entre leurs couleurs chaudes et les couleurs froides de l'arrière-plan.



Nature morte aux cerises et aux pêches, 1885-1887, Los Angeles County Museum of Art

Nature morte aux pommes, 1895-1898, une toile à l'aspect inachevé et d'une grande virtuosité : sur la gauche, l'éclat d'une tenture, dont le décor floral est à peine ébauché, amène le regard au premier plan sur les fruits fétiches de l'artiste, en désordre dans les plis de la nappe. L'axe vertical du pichet sur la droite amène l'équilibre.

Question d'équilibre encore dans *La Table de cuisine*, 1888-1889 : la disposition des objets, toujours parés de drapés, est observée de différents points de vue. La perspective est modifiée, le panier tient à peine, des fruits s'apprêtent à basculer, cependant la magie cézannienne de la composition donne une impression évidente d'équilibre.

Baigneuses et Baigneurs

Dès les années 1870, le peintre explore ce thème enraciné dans la tradition classique, associant nus féminins et paysage idyllique, avec le nu dans la nature, genre dans lequel s'étaient illustrés Giorgione, Titien, Poussin et Courbet. Mais il s'éloignera de ces représentations traditionnelles, gommant toute connotation mythologique ou érotique. Visages inexpressifs, silhouettes indifférenciées d'allure sauvage parfois, d'où n'émane aucune sensualité. Tout de même quelque deux cents toiles sur ce thème !

Le tableau du musée d'Orsay, *Baigneuses*, vers 1895, présente dans une construction pyramidale, deux groupes de femmes qui se prélassent au bord d'une rivière. Le bleu du ciel et le



Baigneuses, vers 1895, Copenhague Ordrupgaard

vert des arbres se reflètent dans les carnations rosées des corps nus. Comme dans le tableau *Baigneuses* de la même année à l'Ordrupgaard à Copenhague, où le plan est plus resserré sur le groupe formant une frise, les corps nus fusionnent avec la végétation, et de petites touches colorées dynamisent l'ensemble.

Enfin, *Baigneuses et Baigneurs*, 1899-1904, en provenance de Chicago, The Art Institute : une représentation plus onirique réalisée dans la même période que les *Grandes Baigneuses* des années 1898-1906 et qu'on pourrait rapprocher d'anciennes études d'atelier.

Le peuple du Jas

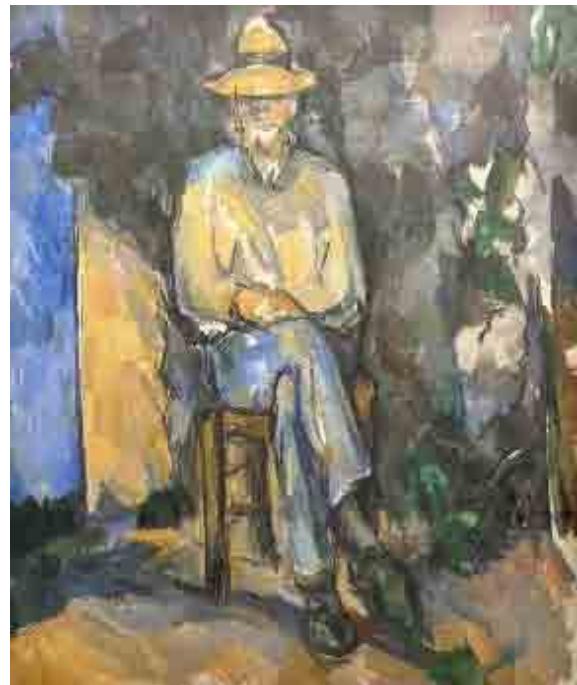
Au cours de la décennie 1890, Cézanne vit le plus souvent en Provence et porte son regard sur les paysans et les ouvriers qui travaillent dans le domaine familial.

Entre 1890 et 1896, l'artiste a réalisé quatre versions des joueurs de cartes en faisant poser des paysans. *Les joueurs de cartes*, 1893-1896, du musée d'Orsay, s'affrontent yeux baissés, séparés par l'axe vertical d'une bouteille sur laquelle joue la lumière. Une riche palette de jaunes, d'orangés, de rouges et de bruns, mâtinée d'ombres vertes pour des personnages quasi intemporels.

Le Paysan en blouse bleue, vers 1896-1897, aux mains marquées par le travail, prend place devant un paravent représentant une jeune fille à l'ombrelle. Reconnaissable à sa blouse bleue, son foulard rouge et son chapeau, ce paysan est identifiable comme celui de l'homme à la pipe des joueurs de cartes.

Le Paysan assis, vers 1900, solidement campé sur la toile, traduit l'attachement de Cézanne à sa terre natale. Il a allégé la touche de sa peinture ; les couleurs et les formes confèrent à l'œuvre sa structure.

Le Jardinier Vallier, vers 1906, dernier personnage dont Cézanne fait le portrait, apparaît comme le reflet du peintre lui-même. Il pose paisible sur la terrasse des Lauves, entouré d'un jardin luxuriant, offrant une vue dégagée sur la ville d'Aix-en-Provence. La touche est à la fois légère et transparente, opaque et épaisse, allant jusqu'à « l'épure du non-fini ».



Le Jardinier Vallier, vers 1906, Tate Gallery Londres

Par la force physique de sa peinture, Cézanne donne noblesse à ses proches, à sa terre provençale et offre dignité aux plus humbles. Il ne cherche pas à témoigner d'une réalité sociale, ses personnages sont des figures génériques hors de leur quotidien de labeur.

Cette visite de l'exposition offre matière à réflexion pour mieux comprendre en quoi Cézanne a ouvert la porte à la modernité.

Cézanne, ineffable (*Point de vue*)

« *Les sensations faisant le fond de mon affaire, je crois être impénétrable* »

(Cézanne, lettre adressée à son fils, peu de temps avant sa disparition, en 1906)

Ma découverte de Cézanne (sans accent conformément à sa signature), dans la préadolescence, a suscité en moi des réactions mitigées : je le jugeais très inégal, de très bon à très mauvais, carrément.

Plus tard, l'adulte que j'étais devenu a révisé son jugement de jeunesse. Pendant de nombreuses années le peintre d'Aix a retenu toute mon attention, malgré sa manière parfois déroutante, ses portraits verdâtres, ses tableaux à l'aspect non fini, ses pommes qui sont bien belles, mais ne sont que pommes et ses baigneuses d'apparence contestable. Tout cela me posait question et continue de le faire : que possède donc cette peinture qui me fait l'admirer, malgré les imperfections et les approximations que j'y vois ? Pourquoi me trouble-t-elle à ce point ?

La visite de la bastide du Jas de Bouffan, demeure familiale de Cézanne pendant quarante ans, ne m'a pas apporté les réponses attendues. Je suis sorti de là désemparé, avec une incapacité, encore plus forte qu'avant, à mettre des mots sur mon ressenti. Tout était décidément plus facile il y a un bon demi-siècle ; on ne connaissait que deux possibilités : ce qu'on voyait était « nul » ou « génial », et le tour était joué. Aujourd'hui, loin de ces sentences trop rapides, j'éprouve le besoin de mettre enfin sur Cézanne les mots qui conviennent à ce qu'il m'inspire. Et peu importe si ce projet d'écriture peut

sembler démesurément prétentieux, d'autant que son objet a un intérêt sans doute relatif : en effet, Cézanne appelle lui-même ses tableaux des « essais ». On est donc dans du mouvant, de l'insaisissable, sans pouvoir deviner quel but était visé au terme de toutes ces expérimentations picturales.



Autoportrait au chapeau de paille, 1878-1879, Museum of Modern Art New-York

Évidemment, je pourrais me contenter de citer Claudel, qui fait dire à l'annoncer du *Soulier de satin* : « *C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau* ». Nous sommes alors

condamnés à accepter le mystère sans trop nous poser de questions. C'est commode pour éviter la perte de temps, mais que la beauté se cache ou non ainsi, cette idée s'avère quand même peu productive pour la réflexion.

Avançons donc prudemment (nous nous appuierons aussi sur d'autres œuvres que celles vues à Aix) : en nous attachant à ce qu'on voit de ces peintures, c'est à dire à leur forme, et en ignorant, momentanément, les œuvres qui feraient de Cézanne le précurseur du cubisme, voire même de l'abstraction comme sa « Carrière de Bibémus », où il ne reste de figuratif qu'un peu de ciel et un maigre couvert végétal. Qu'y a-t-il donc de surprenant dans la façon de peindre de Cézanne ?

On y trouve de petites touches de couleur, vibrantes et très présentes dans la représentation des paysages ou du feuillage (touches dont la paternité a été aussi revendiquée par Gauguin). Cette manière de Cézanne peut faire d'un portrait une véritable mosaïque de tesselles bronzées.



Le Bassin du Jas de Bouffan, 1878-1879, Coll AKG Art museum, Buffalo Etats-Unis

On perçoit là que Cézanne semble prendre des libertés importantes par rapport aux canons académiques de son temps, comme le feront celles et ceux qu'on appellera « impressionnistes », suivant l'appréciation moqueuse d'un critique.

Quant à la montagne, toute Victoire qu'elle se nomme, elle finit parfois par devenir une vague forme, totalement indécise, opposée à la rudesse de son flanc vertical déchiqueté. Elle est brossée tout en légèreté, et de façon à laisser vierge de peinture de larges surfaces du support.

Quand la touche se fait plus appuyée, la montagne disparaît presque entièrement et nous n'avons plus qu'une faible évocation de paysage.

Il faut croire que ce traitement à minima, suffisait à l'artiste pour s'approprier cette grosse montagne, finalement assez inhospitalière. Cette peinture ne donne pas vraiment à voir (fonction dévolue à l'art par les spécialistes patentés), mais la

fascination qu'elle exerce sur moi pourrait bien provenir de son aspect « non fini ».

Ainsi plusieurs portraits comportent des fragments non peints, de petites zones laissant apparaître la blancheur de la toile, ressemblant à des flocons de neige :

A propos du « non fini » Jean Dubuffet dira bien plus tard : « *Mes propres ouvrages me donnent plus de satisfaction quand ils ne sont pas terminés [...] C'est la condition pour qu'ils me semblent vivants, qu'ils conservent une fois faits encore quelque chose du miroitement des œuvres pas encore faites* » (Bâtons rompus, éditions de Minuit, 1986) ?

Le « non fini » témoignerait-il de l'urgence de peindre qui empêche de couvrir toute la toile ? De la difficulté de décider quand est terminé un tableau ? Ou de la certitude, trop tôt arrivée, que le tableau est fini alors qu'il ne l'est pas, du moins pour certains ?

Quoi qu'il en soit, cela ressemble à une forme de rétention : l'art, ici, montre les choses et les êtres en subtiles suggestions et en taisant les affects ; il ne saurait démontrer explicitement. La figuration chez Cézanne demeure approximative (alors que l'artiste est planté sur le motif), et même si elle s'avère, malgré tout, identifiable. Le peintre semble tenté de représenter la réalité première de ses sujets, les personnes portraiturées étant réduites à leur épaisseur charnelle, dépourvues de toute dimension psychologique.

Contrairement à ses portraits vides de tout trait psychologique, Cézanne, en sorcier animiste obstiné, semble vouloir trouver, dans la montagne Sainte Victoire, une âme insaisissable, recherchée dans quatre-vingts peintures (dont la moitié d'aquarelles).

Quant aux *Baigneuses*, un peu hommasses, certes du genre homo sapiens mais quand même proches de monstres pas tout à fait humains, elles n'ont rien de désirables, ne présentant aucune charge érotique malgré leur nudité ; si ces dames sont faites de chairs, elles sont très éloignées des audacieuses d'un Courbet (*l'Origine du Monde*) ou d'un Cabanel (*La naissance de Vénus*). Évoquent-elles la dimension imparfaite de la condition humaine ?

Enfin, quand les chairs des portraits se font verdâtres, signe de bonne santé chez les martiens, elles semblent ici mal en point.

Toutes ces interrogations me rendent donc la peinture de Cézanne assez indéchiffrable, provoquant en moi un ressenti paradoxal : cette peinture me touche vraiment alors que j'y trouve des sortes d'imperfections. Peut-être est-ce inévitable devant l'œuvre de ces artistes aventureux, assis entre deux chaises, et balayant sans ménagement l'art qui les a précédés, tout en ouvrant la voie à de nouvelles audaces qui sauront s'imposer.

Reste à savoir alors quels artistes peuvent se rattacher à l'héritage que Cézanne aurait laissé en sa qualité de « père de l'art moderne », statut d'importance qui a dû vraiment produire un grand nombre d'héritiers, à n'en pas douter !

« Granet XXème» à la chapelle des Pénitents blancs Adieu à la collection Planque

Alors que « *Cézanne 25* » s'achève avec l'énorme succès que l'on connaît, la collection Planque s'apprête à quitter Aix-en Provence pour le musée Jenisch de Vevey sur les rives suisses du Léman. Comme beaucoup d'Aixois, plusieurs d'entre nous ont choisi de la visiter pour la dernière fois.

Voilà quinze années que les murs de la chapelle des Pénitents blancs – chapelle du couvent des Carmes construit en 1654 – devenue « *Granet XXème* », abritait les quelques 300 œuvres d'art, peintures, dessins, sculptures, de la collection. Une présence artistique majeure pour la communauté du pays d'Aix qui avait consacré six millions d'euros aux travaux de

rénovation de cette chapelle. Ce déménagement d'une collection estimée à 320 millions s'explique par la fin de la convention qui liait Aix-en-Provence et la Fondation Planque pour une durée de quinze années renouvelable. Or cette fondation a souhaité le retour de la collection au pays de son fondateur.



Sous les voûtes séculaires de la chapelle 700 m2 d'exposition

Parmi les artistes majeurs des XIXème et XXème siècles exposés, notons Bonnard, Picasso, Braque, Léger, Nicolas de Staël et Dubuffet.

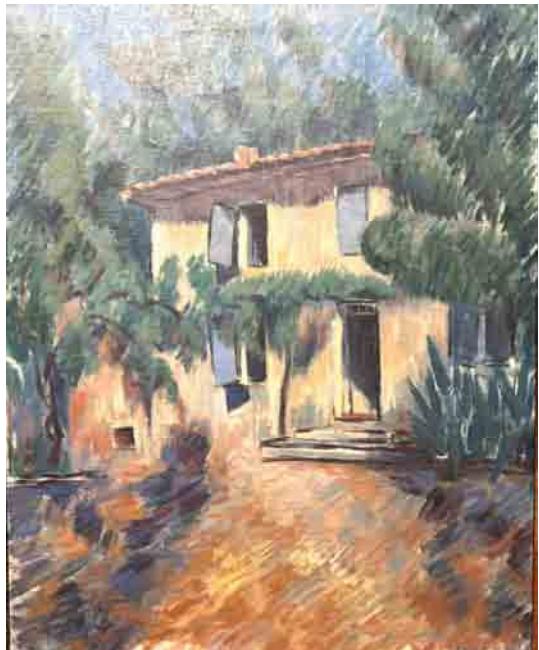


Pierre Bonnard, L'Escalier du Cannet, 1946



Fernand Léger, La Rose et le Compas, 1925

Jean Planque (1910-1998), originaire du pays de Vaud en Suisse, passionné d'art, se forme un aïl d'expert au contact des galeries d'art et des expositions. Proche de Picasso, Giacometti et Dubuffet, il est en dialogue constant avec les jeunes talents. Considérant Cézanne comme son père spirituel, il se rend en 1948 sur les pentes de la montagne Sainte-Victoire pour y peindre quelques tableaux à la manière de son maître.



Jean Planque, Le cabanon dans les arbres, vers 1950

Nos circuits et notre présence dans les manifestations locales

Atelier dessin et peinture à l'Ecole Saint François de La Côte-Saint-André

Sur l'invitation de la directrice et des professeurs des écoles de l'établissement, Ghislaine, Raymond et Serge Reynaud ont été le **28 janvier 2025** les accompagnateurs des élèves de CM1 pour une démarche préparatoire à la réalisation d'œuvres picturales. Deux groupes de 24 élèves ont été mis en place en classe sur la journée. Une méthode éducative originale basée sur des signes favorisant le silence a permis de réels moments d'écoute de la part des jeunes qui s'initiaient à la construction des couleurs. Ainsi, s'appuyant sur les échanges entre élèves et accompagnateurs, les jeunes artistes en herbe ont pu démontrer leurs singularités. Chacun, avec enthousiasme et



Les élèves de l'atelier

spontanéité, a mis sa créativité au service de son œuvre. Une communication positive entre les animateurs et les enfants. Un moment riche de partage et d'épanouissement.

« Plantes en folie » et « Journées des plantes » à Pupetières

Les 26 et 27 avril 2025 nous avons installé notre stand à l'emplacement habituel mis à notre disposition par M. Aymar de Virieu. Le public, venu très nombreux à la rencontre de cet événement incontournable pour les amateurs de jardins, se montre de plus en plus curieux de Jongkind et de notre



Vue depuis notre stand

association. L'occasion pour nous de contacts avec un public très divers. La proximité avec la maison de Mallein où Jongkind est arrivé en août 1873, avec Mme Fesser venue rendre visite à son fils cuisinier au château, présente un regain d'intérêt auprès de ceux qui ne connaissent pas le peintre.

Les 27 et 28 septembre ce sont les « Journées des Plantes », sous un temps plus variable cette année. Certains d'entre nous étaient à Aix-en-Provence pour le voyage « Cézanne ». Notre présence dans la cour du château se révèle d'un intérêt majeur pour notre association, du fait de contacts nouveaux et parfois surprenants, pouvant aller d'une simple visite des œuvres exposées, à de longues conversations. Placés dans ce lieu, Jongkind et son œuvre deviennent plus familiers.

Le demi-millénaire de la chapelle de Balbins

2025 : 500^{ème} anniversaire de la fondation de la chapelle de Balbins qui a été peinte par Jongkind (Le cimetière de Balbins) en avril 1888. Pour fêter cet anniversaire, Louis Belle-Larant, Ghislaine Cuynat, avec d'autres habitants de Balbins et la commune d'Ornacieux-Balbins, ont décidé d'organiser chaque premier dimanche du mois un événement culturel dans la chapelle.

Dans le cadre de ces animations, la journée du **11 mai 2025** était dédiée à l'art, en hommage à Johan-Barthold Jongkind. Notre association était naturellement présente pour cet événement particulier. Le programme de la journée comportait un « lâcher d'artistes » autour de la chapelle dès le matin, avec deux autres associations de Balbins, Bo'zarts et Pacbo. Serge Marchal, adhérent de notre association, a accepté de participer à l'aventure en réalisant un dessin de la chapelle. Pique-nique partagé sous les tilleuls à midi, puis exposition des œuvres réalisées in situ. Notre stand dédié à Johan-Barthold Jongkind était tenu par Ghislaine Vincendon-Duc et Eliane Cuynat qui, par ailleurs, ont assuré par deux fois, chacune respectivement, la présentation de l'artiste au public et l'histoire de la chapelle. Un apéritif

préparé par Louis Belle-Larant a permis de clôturer cette journée chez lui, alors que l'orage s'était invité.



La chapelle de Balbins par Serge Marchal

Circuit du 12 mai 2025 à La Côte-Saint-André

Durant toute la matinée, dix-huit membres de l'association « L'attrape-Cœur » de Voreppe sont venus découvrir le peintre Jongkind et plus précieusement les lieux qu'il a peints durant les treize dernières années de sa vie passées à la Côte-Saint-André.

Après une présentation du peintre, de sa vie et de son œuvre, le groupe conduit par Gisèle et Ghislaine est allé là où l'artiste a réalisé ses œuvres, puis jusqu'à sa dernière demeure où il repose près de son « bon ange » Joséphine.



Les membres de l'Attrape-Cœur dans les pas de Jongkind

Une fois la déambulation terminée, chaque participant est reparti muni d'une pochette contenant les fiches relatives aux deux circuits « Jongkind », l'un dans la vallée de la Bourbe et l'autre dans la plaine de la Bièvre.

Le 24 mai 2025 à La Côte-Saint-André

Une dizaine de personnes ont répondu à l'invitation de l'association pour découvrir le peintre Jongkind. Le groupe accompagné de Danielle et de Ghislaine a parcouru le centre de la Côte-Saint-André, marchant de lutrin en lutrin avant de



Le groupe de visiteurs à la pause

rejoindre la chapelle Saint-Michel de Balbins. Là, Eliane a raconté l'histoire de cette petite chapelle, représentée dans l'huile sur toile *Le Cimetière de Balbins* peinte par Jongkind en avril 1888, et qui est exposée au musée Faure d'Aix-les-Bains, avec six autres de ses œuvres. Puis Eliane a fait résonner la petite cloche en l'absence de Louis Belle-Larant, qui sonne habituellement tous les jours l'angélus de midi, lorsqu'il est présent à Balbins.

Jongkind présent à « Village en fête » à Val-de-Virieu

Le 20 juin 2025, notre association proposait une soirée intitulée « Le Paris de Jongkind », en partenariat avec la Micro-Folie de Val-de-Virieu. Une première partie assurée par la Micro-Folie introduisait le Paris du XIXème siècle par des reproductions d'œuvres d'art de l'époque. S'en suivit une lecture par Eric Gasnier et Jean-Michel Deny, du premier acte de la pièce « Jongkind par lui-même », évoquant les grandes étapes de la vie du peintre. Une série de vingt-six reproductions d'œuvres parisiennes de l'artiste, réalisées entre 1850 et 1890, étaient ensuite projetées sur grand écran et accompagnées de citations littéraires en relation avec chaque tableau. Une très bonne participation des adhérents qui constituaient la grande majorité des participants.

La séance s'est poursuivie en chansons sur Paris, interprétées par un groupe d'adhérents, avant de se terminer par un traditionnel apéritif.



Les chanteurs

Parallèlement à cette soirée, dans la semaine nous avons conduit deux séances de travail avec une classe de l'école de la Vallée. D'abord une présentation de la technique picturale de Jongkind, puis un atelier de peinture avec les élèves, qui avaient à présenter un lieu qui leur tenait à cœur, encadrés par Serge Marchal et Serge Reynaud. De petites œuvres sur toile destinées à décorer un kiosque éphémère installé près de la salle des sports.

Promenade dans la Vallée de la Bourbre le 28 juin 2025

L'été frisant la canicule n'avait pas démobilisé les organisateurs et une dizaine de participants pour faire ce circuit pédestre. Dès neuf heures, sous une agréable température, Marie Feuvrier dévoilait Burcin.

Les demeures remarquables, l'histoire du village et des familles étaient contées à l'ombre des arbres du castel bordant la route départementale. L'originalité, l'élégance des édifices reflètent encore la notoriété de la famille Rabatel puis celle des industriels isérois à l'origine de ces constructions. La visite s'est poursuivie à l'église. Nous y avons découvert les fresques riches en couleurs de Luc Barbier, peintre lyonnais, spécialiste de l'art religieux.

Nous avons ensuite quitté Burcin pour Châbons en laissant les voitures à la gare, lieu emblématique où Johan-Barthold Jongkind arriva en 1873 pour découvrir le Dauphiné. De là, le groupe est parti à pied à l'église du village dominant la vallée de la Bourbre. Le paysage sublimé de brume et de lumière faisait l'admiration de tous. Martine a rappelé l'histoire de l'édifice religieux construit en 1897 rénové récemment. Le groupe a découvert le lutrin et la reproduction de l'aquarelle exécutée par Jongkind en 1876. Une œuvre démontrant l'exceptionnel regard du peintre devant la beauté du paysage.

Chemin faisant dans la campagne, les promeneurs se sont arrêtés à la ferme Durand de La Combe, exemple typique de l'architecture dauphinoise. Jean Paul, son propriétaire, a donné l'histoire de ces bâtiments datant du XVIIIème siècle. Peu après, sous une chaleur devenue ardente, les courageux randonneurs sont arrivés à la Milin, havre de paix et de réconfort. La visite de la chapelle a été commentée par Joseph. Il était temps alors pour les marcheurs de se réconforter avec le repas tiré du sac, après un frais cocktail à la Chartreuse.

A quatorze heures, les marcheurs sont arrivés au vallon de Pupetières par le frais sentier de la forêt de Férouillat. Les guides ont alors évoqué l'histoire du château construit en style néo-gothique par Viollet-le-Duc entre 1861 et 1871, et procédé à quelques lectures dont « Le Vallon » de Lamartine et un extrait des « Eblouissements » d'Anna de Noailles, parente de la famille de Virieu. Plusieurs dessins de Stéphanie de Virieu, peintre, sculpteur de la famille, étaient présentés ainsi que des aquarelles de Johan-Barthold Jongkind immortalisant les lieux.



Moment de pause à la chapelle de Milin

Un convoi en voiture a épargné aux visiteurs la forte chaleur pour arriver à Val-de-Virieu. Là, Annie Maas a raconté l'histoire souvent mouvementée de Virieu et de ses habitants depuis le Moyen-Age. Par la rue du château, chacun a pu apprécier le square Jongkind et sa fresque murale, la maison Vachon de Belmont et la halle du XVème siècle, avant de s'arrêter à la place du Trève peinte par Jongkind en 1874.

En voiture, le groupe est arrivé au château de Virieu dont l'histoire a été présentée, avant de se voir offrir une collation et d'aller rejoindre le hameau de l'Homnézy, devant la reproduction de l'œuvre magistrale de Jongkind réalisée en 1877. Sur ce promontoire bénéficiant d'un panorama magnifique, allait s'imposer la photo-souvenir du groupe avant le retour en voiture à la gare de Châbons.

Ainsi prenait fin cette belle et chaude promenade.

Le 22 août 2025 à La Côte-Saint-André

Pendant le festival Berlioz, l'Office du Tourisme « Terres de Berlioz » a proposé, en partenariat avec notre association, une visite pour faire découvrir le peintre Jongkind, autre artiste lié à La Côte-Saint-André. A partir de l'Office du Tourisme, le petit groupe a découvert les lieux peints par



Le groupe dans la cour de la mairie de La Côte-Saint-André

Jongkind, et l'importance du peintre dans le monde de l'art de son époque, en écoutant des lectures d'extraits de critiques d'alors, notamment d'Emile Zola, ou de Claude Monet. Après le circuit habituel animé par Danielle, Gisèle, Lydia, René et Ghislaine, nous avons rejoint la chapelle St-Michel de Balbins et entendu carillonner le traditionnel angélus qui a clôturé la promenade.

Forum des Associations à Val-de-Virieu et La Côte-Saint-André 2025

Le 6 septembre, comme chaque année, notre association était présente au forum des associations de Val-de-Virieu.

Une belle surprise nous y attendait. En effet, une fillette, élève d'une classe où nous avions présenté Jongkind, a donné à l'amie qui l'accompagnait, des explications très pertinentes sur la vie et l'œuvre du peintre... Un beau passage de témoin !

Le dimanche 7 septembre, La Côte-Saint-André était en fête avec la braderie dans les rues et le forum des associations sous la halle. A cette occasion, notre stand a attiré de très nombreux visiteurs, certains ne connaissant Jongkind que de nom et souhaitant en apprendre davantage, d'autres très avertis, nous apportant parfois des anecdotes sur la vie de Jongkind dans la cité. Ce fut une journée très enrichissante qui a permis, une nouvelle fois, de faire rayonner notre association.



Le stand

20 septembre 2025 : Journée européenne du Patrimoine

Pour l'occasion, les équipes d'animation de l'association proposaient deux circuits-découverte en covoiturage : l'un dans la vallée de la Bourbre, l'autre à La Côte-Saint-André et la plaine de la Bièvre.

De Châbons à Val-de-Virieu

La matinée a été consacrée aux majestueux paysages de la vallée de la Bourbre et à son riche patrimoine. Le groupe des promeneurs allait découvrir, au fil des lutrins dédiés au travail de Jongkind, les lieux qu'il a aimés et peints, à partir du parvis de la gare qui porte son nom : l'église de Châbons (l'ancienne église fut peinte en 1877) et le magnifique panorama sur la

vallée, le château de Pupetières et la petite maison de Mallein où il vécut. Pour finir, le village de Virieu et son château. Des lieux qui ont nourri son œuvre, ce qu'ont souligné des lectures de textes comme celui des frères Goncourt, de Paul Signac et bien d'autres.

Deux belles découvertes : celle de l'église de Châbons, à la veille de son inauguration après plusieurs années de restauration. Nous avons été parmi les premiers à découvrir son intérieur sous son nouveau jour ; autrefois très sombre, désormais entièrement ravalé et peint de couleurs pastel, il bénéficie d'une luminosité nouvelle.

La visite de Virieu et du château a été abordée par Annie Maas sous un nouvel angle, celui des fortifications du



Sur le promontoire à Châbons

« castrum viriaci » (ensemble du château et du village défendu par une enceinte). Un thème archéologique privilégié cette année dans le département de l'Isère. L'aspect défensif de Virieu et de son mandement a été complété par une visite inhabituelle, celle du site de la motte castrale (XIème siècle) à l'ouest du château. Là vécurent sans doute, au service du



Le château de Virieu vers la motte castrale

seigneur, les tout premiers habitants de Virieu. Une ambiance estivale pour un apéritif gourmand en fin de parcours.

Et à la Côte-Saint-André, découverte du patrimoine côteois au fil des lutrins, lectures de textes sur la vie de Jongkind dans



Dans la cour de la mairie à La Côte-Saint-André

cette terre d'adoption, et sur son talent d'aquarelliste. Le groupe de promeneurs a ensuite été accueilli à la chapelle Saint-Michel de Balbins pour une visite historique détaillée du lieu par Louis Belle-Larant qui a donné à voir et à entendre la cloche de l'angélus. Attenant à la chapelle, le cimetière de Balbins immortalisé dans une aquarelle de Jongkind d'avril 1888 retenait l'attention des visiteurs. Et devant le large panorama de la plaine de la Bièvre, chacun a apprécié la petite collation offerte par l'association.

La fête de la courge et des saveurs d'automne à Châbons

Le 19 octobre 2025, nous avons retrouvé avec plaisir nos amis châbonnais et le public de la fête de la courge. Notre stand était installé près des créations artistiques savamment

élaborées par les membres de l'Union châbonnaise organisatrice. Nous apprécions beaucoup cette ambiance festive et populaire.



Décoration de nos amis châbonnais

Les 20 ans de l'association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » 2005 - 2025

Lors de la cérémonie des 20 ans de notre association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » qui s'est déroulée Samedi 22 novembre 2025 après midi, dans la salle du Peuple de Val-de-Virieu soigneusement préparée, en présence d'un grand nombre d'élus, de partenaires, de membres adhérents et amis, nous avons célébré bien plus qu'un simple anniversaire.



L'assemblée avec les élus

Nous avons honoré, à travers les interventions successives de M. Joseph Guétaz, président, de M. Michel Morel, maire de Val-de-Virieu, de Mme Catherine Lhote, adjointe au patrimoine et aux affaires culturelles et représentant le maire M. Joël Gullon de La Côte-Saint-André, de M. Cyrille Madinier, vice-président du conseil départemental représentant M. Jean-Pierre Barbier, de M. Yannick Neuder, ancien ministre et député, et de M. Serge Reynaud, doyen de l'association, deux décennies de passion, de transmission et de fidélité à l'héritage d'un artiste majeur, précurseur de l'impressionnisme, notre peintre préféré Johan-Barthold Jongkind, dont le regard a révélé la poésie des paysages dauphinois.

A cette occasion, il a été présenté :

- Une exposition en vingt-quatre panneaux qui a retracé, des origines à nos jours, l'histoire de l'association et les membres fondateurs, les événements marquants et fédérateurs, l'implantation du premier lutrin et des quinze suivants qui ont générée la mise en place de circuits guidés, les sorties et voyages qui ont contribué largement au développement et à la croissance de notre association.

- Une projection de photos et diapositives illustrant toutes ces années au service de l'œuvre et de la vie de ce peintre en tissant des liens entre Histoire, Culture et Territoire.

- Une exposition des œuvres réalisées par neuf artistes, membres de l'association, qui ont su, pour la circonstance, traduire leurs impressions et émotions à l'occasion, qui d'un bâtiment ou d'un site fréquenté par le peintre, qui d'un paysage rencontré lors d'un voyage ou qui d'une fête en hommage au peintre.

Lors de cette célébration, il est à souligner deux cadeaux qui ont été offerts à notre association : une visite privée guidée du musée Bonnard au Cannet par Mme Michèle Tabarot, députée proche de M. Yannick Neuder ; et la silhouette de Jongkind réalisée en 2003 par M. Patrick Fontvieille, membre fondateur.



Serge Reynaud présente les œuvres des artistes adhérents

Gratitude et remerciements ont été adressés à tous ceux, élus, partenaires, adhérents, amis, bénévoles, membres du Conseil d'administration qui, depuis le début de cette belle aventure culturelle et humaine, ont soutenu, œuvré et continuent de s'impliquer pour que vive et prospère notre association. Un hommage particulier a été rendu à Claudette Magnin et Marie-Carmen Reynaud pour leur travail accompli alors qu'elles ont quitté le CA. Nous pouvons être fiers du chemin parcouru et regarder l'avenir avec enthousiasme, convaincus que les couleurs, la lumière et la sensibilité de Johan-Barthold Jongkind continueront d'inspirer encore longtemps celles et ceux qui marchent dans ses pas.

Enfin, l'obscurité aidant, place est faite au moment festif : vingt bougies ont dansé un instant sur deux énormes gâteaux, puis, d'un souffle commun, se sont éteintes, laissant flotter un parfum de mémoire et d'avenir. Bulles et dégustation s'en suivirent dans une chaleureuse et conviviale ambiance.



Un gâteau d'anniversaire

Une Assemblée générale réussie dans une ambiance dynamique et participative

Les membres de l'Association se sont réunis en Assemblée Générale, le 22 Mars 2025, à 9 heures, à la Salle du Peuple de Val-de-Virieu. 129 membres présents ou représentés, à jour de cotisation, ont participé à notre rencontre.



Une partie du public

Joseph Guétaz souhaite chaleureusement à tous la bienvenue pour cette Assemblée Générale. Il remercie les adhérents pour leur présence nombreuse qui témoigne de leur engagement à soutenir et à participer à notre projet associatif. Il accueille avec le même plaisir nos fidèles partenaires et élus qui nous font l'honneur et l'amitié de leur présence : Michel Morel, maire de la commune de Val-de-Virieu, Gilbert Badez, maire de Bressieux, Joël Gullon, maire de La-Côte-Saint-André accompagné de Catherine L'Hôte, en charge de la culture, du patrimoine et de l'animation, Sylvie Dézarnaud, députée de l'Isère, et qui ont tenu à nous accompagner aujourd'hui pour faire le point sur notre association. Notre président souligne la présence de quelques membres de l'association François Guiguet avec laquelle nous avons des relations privilégiées et fraternelles. Il remercie la mairie de Val-de-Virieu, notre hôte pour la journée, pour son soutien inconditionnel et sans faille à nos actions, ce qui contribue grandement à notre réussite.

Sylvie Dézarnaud évoque en quelques mots son parcours et remercie le président pour l'opportunité offerte de participer à notre événement, l'occasion de créer des temps conviviaux de partage et de renforcement des liens. Elle se déclare très touchée par l'accueil chaleureux reçu. Merci, dit-elle, « pour votre passion et votre engagement qui créent un environnement positif pour tous. L'art est un levier fédérateur incontournable qui favorise le vivre ensemble. Sincères félicitations ».

Dans son mot de bienvenue, Michel Morel tient à féliciter notre association pour son dynamisme et sa performance. Grâce à ses résultats, elle surpasse, dit-il, ses objectifs et

remplit sa mission avec succès. Michel Morel est convaincu que notre étroite collaboration est un atout pour la réalisation de nos objectifs communs et, en ce sens, affirme que notre association peut toujours compter sur le fidèle soutien financier, logistique de la municipalité et la mise à disposition d'équipements, de locaux pour nous aider dans nos actions. Il rappelle que le peintre Jongkind est au cœur de l'espace public à Val-de-Virieu. D'ailleurs, il ne manque pas de souligner que la commune est propriétaire, depuis fin 2010, d'une aquarelle de Jongkind, datée de 1874, offerte par la fille de Joseph Laforge, et présentée ici pour l'occasion.

Joël Gullon, maire de La Côte-Saint-André, arrivé légèrement en retard, prend la parole. Il salue l'assemblée et évoque le fait qu'il tenait ainsi que Mme L'Hôte, adjointe à la culture, à prendre un moment pour reconnaître notre dynamisme, notre travail dévoué et nous faire savoir qu'ils étaient impressionnés par notre performance. Ma venue, dit-il, est « une excellente occasion de vous remercier aussi pour votre participation, au travers d'initiatives mises en œuvre, au nécessaire éveil artistique et culturel des jeunes enfants qui fait aujourd'hui consensus ». Puis, il assure avoir passé un moment très agréable et avoir pris plaisir à voyager, grâce au diaporama présenté, en revivant les points forts de nos sorties. Il encourage notre association à poursuivre son élan vers « le beau qui, nous procurant l'harmonie, la beauté associée à l'art, nous aide en nous apportant espoir et satisfaction au milieu des tourments du monde actuel ». Pour clore son propos, Joël Guyon annonce d'ores et déjà que sa commune nous accueillera avec plaisir en 2026 pour notre Assemblée générale qu'il nous propose de tenir dans l'amphithéâtre Ninon Vallin du lycée agricole de sa commune.

Rapport Moral

Ce rapport illustre parfaitement le dynamisme de notre association que confirme une nouvelle augmentation du nombre de nos adhérents, soit 190 adhérents au 31/12/2024, dont 25 nouveaux.

Toutes nos sorties culturelles sont aujourd'hui organisées en deux groupes, une véritable performance pour notre équipe d'animation. Mais, en compensation de la réelle complexité de cette tâche d'organisation, nous avons la très grande satisfaction de voir nos propositions toujours plébiscitées par une participation sans cesse croissante.

Notre activité de découverte culturelle serait assez commune si nous n'y associons pas nos initiatives de popularisation de l'œuvre de Jongkind. De nombreuses initiatives sont en effet

impulsées pour valoriser le souvenir de ce peintre hollandais qui a aimé le Dauphiné au point de se désigner lui-même un « paysan dauphinois ». Nous assurons, modestement, la présentation d'une œuvre picturale exceptionnelle en présentant les reproductions de peintures de Jongkind dans des lieux inhabituels.

Ainsi la conduite des circuits, la tenue de nos stands et les sorties culturelles relèvent-elles de cette volonté d'inviter les amateurs ou les néophytes à admirer les œuvres des plus grands artistes simplement pour le plaisir du regard et de l'esprit.

En 2024, nous avons pris l'initiative de participer financièrement à la récente acquisition, par le musée des impressionnismes de Giverny, de l'œuvre emblématique de Jongkind *L'Escout près d'Anvers, Soleil couchant* que vous avez pu découvrir sur notre carte de vœux 2025.

En 2025, nous organiserons une soirée pour célébrer le 20ème anniversaire de notre association.

Trois de nos amies ont décidé de ne pas renouveler leur mandat au sein de notre Conseil d'administration : Monique Fourquet, Marie-Carmen Reynaud et Claudette Magnin. Nous les remercions pour leur engagement et leur travail qui ont contribué à bâtir notre association. D'autres nouveaux amis ont accepté de venir renforcer notre équipe pour aider à assurer la continuité de notre association.

L'assemblée générale prend acte, approuve le rapport moral fait par le président, et lui donne quitus pour l'exercice écoulé.

Rapport d'activités

Ce rapport, illustré par un diaporama, présente et donne une vision globale et fidèlement représentative de l'ensemble des activités organisées sur l'année 2024 qui se sont, comme toujours, déroulées dans un esprit de cohésion, de coopération et une ambiance conviviale qui prévalent au sein de l'association. Ainsi, plusieurs intervenants reprennent et synthétisent tour à tour l'historique des événements vécus par les membres de l'association, nos sorties au cours de l'année écoulée. Des moments privilégiés qu'ils nous font revivre avec enthousiasme.

L'Assemblée prend acte et approuve ce rapport d'activités.

Rapport financier

A la demande du président, et à l'appui des documents comptables présentés de façon claire et transparente, Martine Morel, trésorière adjointe, donne lecture du rapport financier de l'association pour l'exercice écoulé. Il est rappelé que toutes les sorties sont autofinancées, leur budget étant préalablement fixé avec rigueur et optimisation.

Etat des adhésions : au 31.12.2024, notre association comptait 190 adhérents à jour de cotisation contre 168 adhérents à jour de cotisation au 31.12.2023.

Quitus est donné au président et aux trésorières qui ont réalisé les documents comptables.

Budget Prévisionnel de l'exercice 2025

A la demande du président, Martine Morel, trésorière adjointe, présente et commente le budget de l'association pour l'exercice à venir.

Saison 2025

Le président et Nicole Laverdure présentent les projets attendus pour 2025, synthétisés et illustrés par un diaporama, notamment les sorties et voyages.

En février, une première sortie à Lyon était consacrée à une balade commentée des murs peints et à la visite de l'exposition « Un soir avec les impressionnistes », une expérience immersive qui nous a permis de remonter le temps à 1874 et de revivre la naissance de ce mouvement artistique en présence des peintres eux-mêmes... en réalité virtuelle !

En Juin, nous découvrirons sur trois jours Colmar, Bâle et Eguisheim. Puis, en tout début d'automne, nous nous rendrons sur deux jours à Bagnols-sur-Cèze dont le musée Albert André possède une œuvre de Johan-Barthold Jongkind « Le port d'Honfleur », datée de 1864, puis à Aix-en-Provence à l'occasion du grand événement « Cézanne 2025 ».

Par ailleurs, nous ne manquerons pas de participer aux festivités de Balbigny dont la chapelle Saint-Michel fête cette année le demi-millénaire de sa fondation (1525-2025) et de Village en Fête à Val-de-Virieu.

Enfin, nous célébrerons, fin novembre, le vingtième anniversaire de notre association.

Renouvellement du CA

L'assemblée générale, ayant pris en considération les candidatures présentées à cet effet, préalablement à la réunion de ce jour, a élu :

Fabienne Auffinger - Maryvonne Auffinger - Raymond Boucher-Krégine - Gisèle Bouzon-Durand - Danielle Ferra - Guy Fournier - Noëlle Gasnier - Joseph Guétaz - Martine Guétaz - Nicole Laverdure - Annie Maas - Nadine Marchal - Michel Martin-Pichon - Lydia Martinez - Martine Morel - Yves Moulin - René Perrot - Serge Reynaud - Ghislaine Vincendon-Duc.

Mise au vote à bulletin secret, cette résolution est adoptée à l'unanimité.

Le nouveau bureau sera formé au prochain CA.

Caricature de Jongkind par Nadar

Fac-similé du « Journal pour rire » du 23 avril 1852 dans lequel parut une caricature de Jongkind (à droite sur la photo) réalisée par Nadar, avec le commentaire :

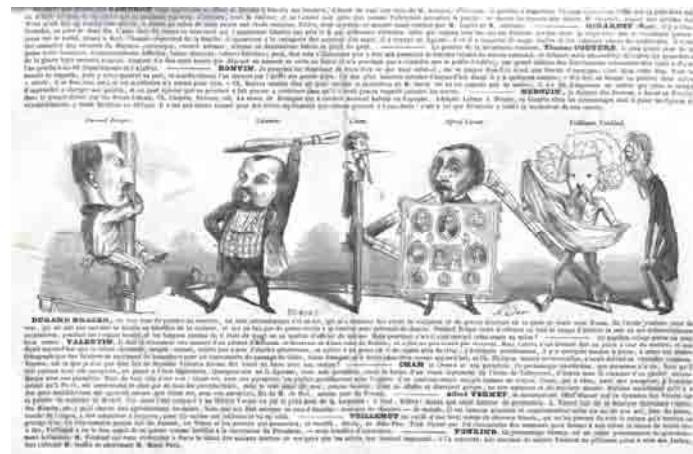
« Yongkind ce personnage étrange est un jeune pensionnaire du gouvernement hollandais. Yongkind est venu rechercher à Paris le talent des anciens maîtres de son pays que les nôtres

leur avaient emprunté ; il l'a retrouvé. Les marines de maître Yongkind ne pâlissent point à côté des Isabey, font réfléchir M.Gudin et ahurissent M. Morel Fatio. »

Jean-Antoine Théodore Gudin est peintre de la Marine, soutenu par Louis-Philippe roi de France jusqu'en 1848.

M. Morel Fatio est peintre officiel de la Marine et homme politique.

DESSIN DE BERTAIL, POUR FAIRE PENDANT À LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.



Notre association remercie Monsieur Pierre Quiblier qui a donné l'exemplaire original du journal

L'association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné »

fête ses 20 ans : 28 janvier 2005 - 22 novembre 2025
20 ans d'engagement, d'art et de passion

Joyeux anniversaire !

Sommaire

Page 1 Le mot du Président
Pages 2-3 Conférence "Claude Monet et l'exposition"

Escapade à Lyon le 6 février 2025

Pages 3-6 Les murs peints
Page 7 Un soir avec les impressionnistes, Paris 1874

Voyage, Bâle, Colmar, Equisheim juin 2025

Pages 8-10 La ville de Bâle
Pages 10-14 Kunstmuseum Basel
Pages 14-15 La fondation Beyeler à Bâle
Pages 16-18 Le musée Unterlinden de Colmar
Pages 19-21 Visite de la vieille ville de Colmar
Page 21 Sur la rivière Lauch
Pages 22-23 Equisheim, village typique et authentique

Provence-Cézanne 2025 septembre-octobre 2025

Pages 23-24 Musée Albert André à Bagnols-sur-Cèze
Pages 24-25 Aux Carrières des Lumières : Monet et Le Douanier Rousseau
Pages 25-27 Le Jas de Bouffan : un refuge et le laboratoire d'une création
Pages 27-31 Exposition « Cézanne au Jas de Bouffan »
Pages 31-32 Cézanne ineffable
Pages 32-33 Musée Granet, adieu à la collection Planque

Pages 33-37 Nos circuits et notre présence dans les manifestations locales
Pages 37-38 Les 20 ans de l'association
Pages 38-39 Compte-rendu de l'Assemblée générale
Pages 39-40 Caricature de Jongkind par Nadar

Textes et photos : Fabienne Auffinger, Maryvonne Auffinger, Charles Bernardi, Gisèle Bouzon-Durand, Nicole Cardot, Jean-Michel Deny, Salim Dermarkar, Danielle Ferra, Guy Fournier, Joseph Guétaz, Martine Guétaz, Nicole Laverdure, Annie Maas, Lydia Martinez, Dominique Masson, Serge Reynaud, Ghislaine Vincendon Duc.

Mise en page : Guy Fournier

Directeur de la publication : Joseph Guétaz

Impression : **NumeriP** 26 rue de l'Hôtel de Ville - 38110 La Tour-du-Pin.

Notre association est soutenue par :



La Région
Auvergne-Rhône



isère
LE DÉPARTEMENT
www.isere.fr



Bièvre Isère



LA CÔTE
SAINT-ANDRÉ



Val-de-Virieu